

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE :

| | Page |
|------------------------|---|
| ETIENNE DRIOTON..... | Une nouvelle source d'Informa- tion sur la Religion Egyptienne 1 |
| AHMED RASSEM | Pakiname..... 23 |
| FOUAD ABOU-KHATER..... | Shagar Eldorr. 29 |

LA VIE LITTERAIRE

| | |
|-------------------------|---|
| CHARLES LEBECQUE | Lumière de Graal..... 47 |
| A. ROLLAND DE RENEVILLE | De Beudelaire a la Poésie Contemporaine..... 54 |
| | Jules Supervielle : Naissances. 57 |
| PIERRE EMMANUEL..... | La meilleure Anthologie du Siècle..... 60 |
| RENÉ MARAN | Le Roman d'une Métisse..... 64 |
| PIERRE DESCAVES..... | Le médecin dans la littérature française..... 68 |

LES ARTS — LA MUSIQUE

| | |
|-------------------------|-----------------------------------|
| RENÉ DUMESNIL | Deux chef-d'œuvres oubliés. 74 |
| MICHEL BERVEILLER | Esthétique du Périssable 78 |

rdc

EGYPTE : 18 PIASTRES

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE
DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT

*au service des Echanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*

NOTRE PROGRAMME :

★ Faire connaître au public international les principales œuvres contemporaines ou classiques de langue arabe.

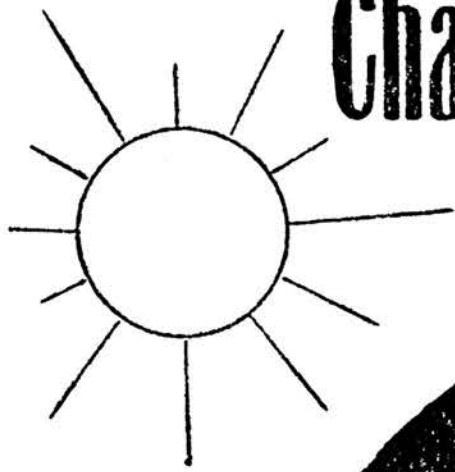
★ Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.

★ Publier toutes les contributions importantes à l'étude de l'Histoire et de la Civilisation Orientales, qu'elles soient dues à des spécialistes d'Europe ou d'Egypte et d'Orient.

★ Permettre aux écrivains d'Egypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.

★ Tenir les milieux cultivés d'Egypte et d'Orient au courant des tendances intellectuelles et des principales réalisations artistiques d'Occident.

Changement de saison



Changement
d'Huile

Changez
à

FLUIDITÉ D'HIVER

SHELL

X-100

MOTOR OIL

CONSULTEZ LE TABLEAU SHELL POUR GRAISSAGE POUR VOUS
ASSURER DE L'EXACTE VISCOSITE D'HUILE SHELL X 100 POUR
MOTEUR RECOMMANDÉE POUR VOTRE VOITURE

CHEMLA

synonyme de

QUALITÉ

Grands Magasins

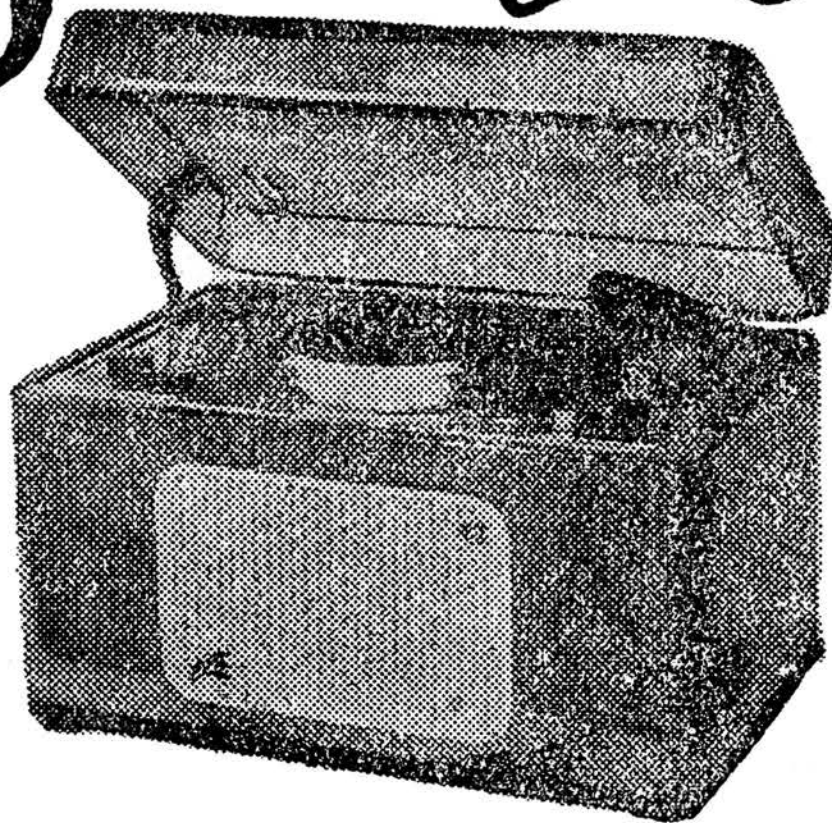
CHEMLA

S. A. E.

R.C.C. 56824

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIETE ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha

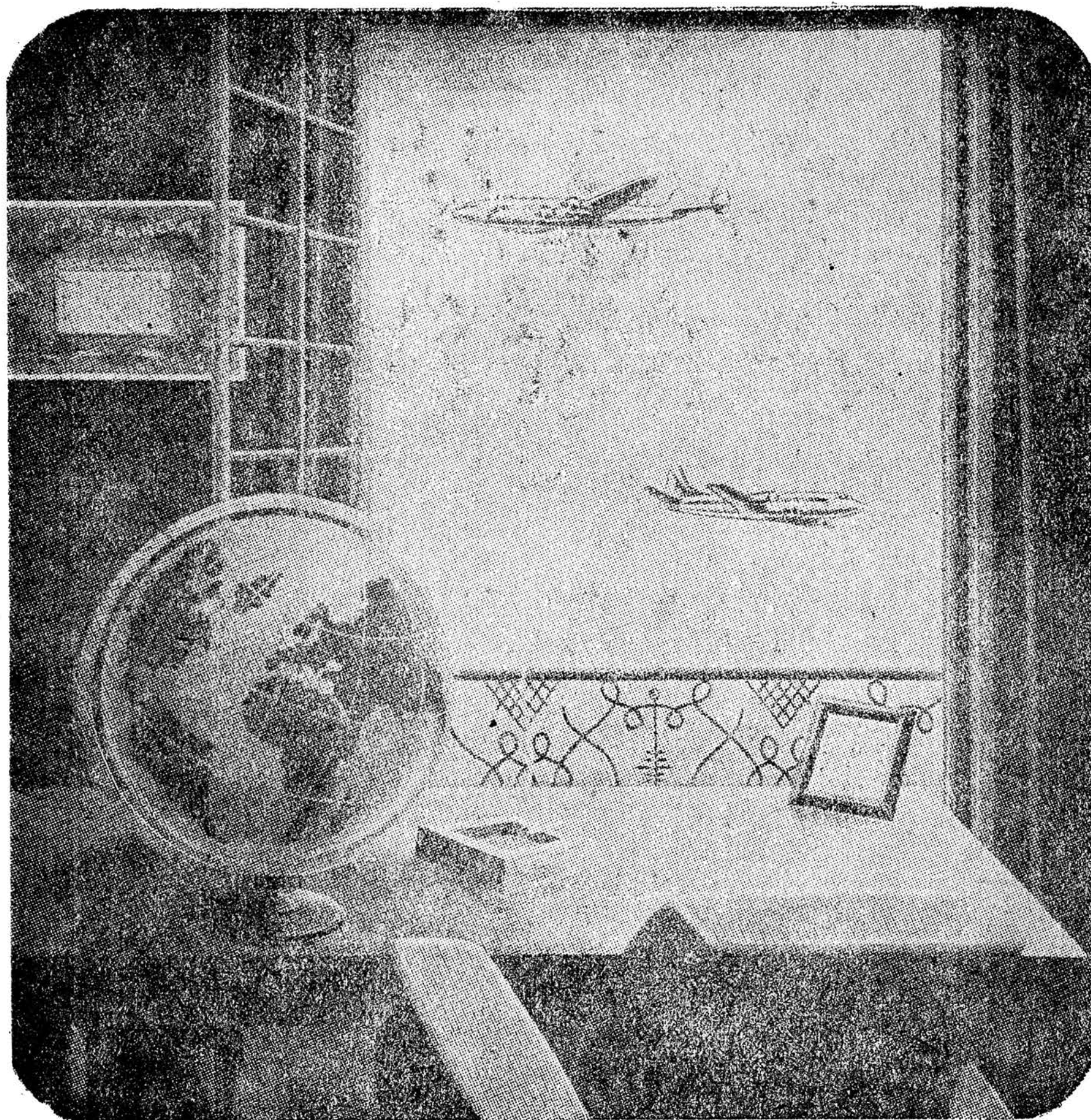
AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'EGYPTE.

CORRESPONDANTS

DANS LE MONDE ENTIER

TOUTE OPÉRATION DE BANQUE
LOCATION DE COFFRES FORTS
CAISSE D'ÉPARGNE

LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX
TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES
DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE
VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA
SUCCURSALE D'ALEXANDRIE.



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



• Alexandrie : 3, rue Fouad Ier -- Tél. 21257

Direction régionale et Aérogare -- Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670

EN TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXVIII No. 145

DECEMBRE 1951

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

UNE NOUVELLE SOURCE D'INFORMATION SUR LA RELIGION ÉGYPTIENNE ⁽¹⁾

Les sources d'où les historiens tirent actuellement leur information sur la religion de l'ancienne Egypte sont nombreuses, mais elles offrent presque toutes le même caractère : ce sont des textes liturgiques ou magiques, gravés sur pierre ou écrits sur papyrus. Les plus abondantes sont les compilations connues sous le nom de Textes des Pyramides, Textes des Sarcophages et Livre des Morts, ou autres compositions de la même veine, qui sont des recueils de formules utiles au mort bienheureux dans ses pérégrinations à travers l'au-delà. Puis viennent les stèles et les légendes des sépultures particulières. Enfin, couvrant de larges parois, mais se répétant à l'infini, il y a les inscriptions des temples.

C'est surtout en utilisant ces sources que les historiens de la religion égyptienne ont entrepris jusqu'à

(1) Cet article reprend, en la mettant à jour et en la développant, pour les lecteurs de la Revue du Caire, une étude récemment parue dans les *Annals of the Faculty of Arts, Ibrahim Pasha University*, tome I (1951) p. 55-71, sous le titre *Scarabées à maximes*.

présent de brosser le tableau de cette religion. Il faut bien avouer que le résultat qu'ils ont ainsi obtenu est décevant. Leurs analyses ont bien mis en lumière, souvent avec beaucoup de sagacité, les différents strates des cultes particuliers, leur développement, leurs combinaisons, mais sans réussir à donner une vue d'ensemble qui se tienne de la religion égyptienne. Celle-ci, quoi qu'ils en aient, fait l'effet (qu'on excuse le terme) d'un immense magasin de bric-à-brac où chacun peut trouver, pour les besoins du moment, les objets les plus hétéroclites, mais qu'il est impossible de soumettre à un classement d'ensemble.

Voilà pourquoi, même pour un bon nombre d'égyptologues, la religion égyptienne se présente comme quelque chose d'impensable pour l'esprit humain, et ils s'en désintéressent. D'autres jugent préférable de ne parler que de religions égyptiennes, au pluriel. C'est également là un aveu d'impuissance, car il ressort de tous les documents que les anciens Égyptiens, tout en partageant leurs hommages entre les dieux divers, agissaient comme s'ils appartenaient à une seule et même religion.

Aussi depuis quelque temps une tendance s'affirme de réagir contre les anciennes méthodes et d'essayer d'exposer la religion égyptienne, non pas en juxtaposant les résultats d'analyses qui la morcellent, mais en mettant en lumière la pensée ou le sentiment religieux qui unifient les données les plus disparates, les transfigurent en quelque sorte et leur donne, à chaque époque, une valeur actuelle dans le cadre de la philosophie religieuse en cours.

Entreprise des plus légitimes, mais combien délicate.

Il ne s'agit pas en effet d'imposer d'un seul coup, aux faits religieux égyptiens dégagés par les prédécesseurs, une interprétation nouvelle, sortie toute faite de nos pensées comme Minerve armée et casquée du cerveau de Jupiter. On risque alors d'attribuer arbitrairement aux Anciens une philosophie ou un piétisme qui seraient les nôtres, si nous nous trouvions actuellement dans les mêmes circonstances, mais que rien n'autorise à penser qu'ils aient été les leurs. Il faut au contraire que, sur témoignages positifs, on reconstitue patiemment, pièce par pièce, la mentalité des anciens Egyptiens, leur attitude devant les problèmes religieux et les notions générales par lesquelles ils unifiaient, et dans lesquelles ils fondaient, les traditions léguées par le passé. Rien, dans cette reconstitution, ne doit être tenu pour certain qui ne soit attesté ou suggéré par des documents antiques, ou qui ne soit à tout le moins, conforme à l'ambiance intellectuelle ou morale qu'ils supposent.

Encore presque inexplorées, plusieurs voies s'ouvrent pour cette recherche.

Dès 1911, Erman (2) fournit une première documentation en faisant connaître une série de stèles, des XIX^e et XX^e dynasties, provenant de Deir-el-Médineh, qui, en sortant du formulaire ordinaire, ouvraient des perspectives sur la piété personnelle des petites gens qui les avaient consacrées. Plus récemment (3) on a montré que les livres de sagesse contenaient un enseignement

(2) Erman, *Denksteine aus der thebanischen Gräberstadt*, dans les *Sitzungsberichte der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften*, Phil. Hist. Classe, 1911, p. 1086-1110.

(3) Drioton, *Le monothéisme de l'ancienne Egypte*, dans les *Cahiers d'histoire égyptienne*, janvier 1949, p. 149-168.

monothéiste qui exprime la pensée religieuse des classes les plus éclairées de la société. C'est en cernant ainsi de différents côtés, et en profitant pour cela de tous les indices, la spiritualité de l'ancienne Egypte qu'on arrivera à déterminer le véritable aspect de sa religion et que celle-ci apparaîtra enfin comme un être vivant, doué d'âme aussi bien que de corps.

Une autre piste à suivre, pour pénétrer dans la mentalité religieuse de l'ancienne Egypte, est donnée par les scarabées qui portent des maximes.

On sait que le scarabée, sculpté dans le calcaire, l'ivoire ou les pierres fines, et souvent émaillé, devint à partir du Moyen Empire la forme préférée des chatons de bagues, qui servaient aussi de cachets. Sur la partie plate du dessous de leur base, on trouve gravés le cartouche du roi régnant, ou le nom et les titres du possesseur, ou de simples emblèmes, mais aussi des maximes de sagesse ou de piété. Bien qu'aussi nombreux que les autres, les scarabées de cette dernière sorte ont été beaucoup moins étudiés. Dans son ouvrage, devenu classique sur le sujet, Newberry (4) leur consacre deux planches, mais, dans son commentaire, il ne traduit que cinq pièces sur les soixante et onze qu'il reproduit. L'explication qu'il fournit est que « les inscriptions de ces scarabées sont en général très difficiles à interpréter » (5). De fait toutes les variétés de cryptographies que l'ancienne Egypte ait jamais pratiquées — cryptographie par perturbation, par acrophonie ou pour calembours — s'y donnent souvent rendez-vous. Ces cryptographies ne sont que depuis peu élucidées.

(4) Newberry, *Scarabs, an introduction to the study of Egyptian Seals and Signet Rings*, Londres 1906.

(5) *Id.*, p. 189-190.

Le motif pour lequel les Egyptiens ont employé de préférence ce genre d'écriture pour les maximes des scarabées n'était pas l'intention d'en empêcher la lecture. On a montré ailleurs (6), à propos d'inscriptions funéraires rédigées selon ce système, que la cryptographie était parfois un moyen de piquer la curiosité et d'inviter par là au déchiffrement. On s'imagine très bien le possesseur d'un scarabée de cette sorte proposant en énigme sa maxime favorite, l'imposant ainsi à l'attention et se donnant à chaque fois l'occasion de la commenter. C'était en somme, pour la piété, un instrument d'apostolat.

Le déchiffrement de toutes les sentences inscrites sur les scarabées est loin d'être achevé. Il faut, pour y avancer avec sécurité, réunir d'abord le plus de variantes possible des mêmes formules, puis établir les concordances entre les versions en clair et toute la gamme de leurs versions cryptographiques. Toutefois assez de résultats sont déjà acquis pour qu'on puisse dès maintenant donner une idée de la teneur de ces maximes. N'appartenant pas au formulaire officiel de la religion, mais d'inspiration libre et privée, elles projettent parfois de vives lumières sur la spiritualité qui animait en réalité la religion du peuple égyptien dans toutes ses classes sociales, puisque toutes faisaient usage de tels scarabées.

*
**

On a défini ailleurs en ces termes l'attitude religieuse des anciens Egyptiens : « La religion égyptienne officielle fut toujours un polythéisme sollicité par le

(6) Drioton, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans la *Revue d'Égyptologie* I (1933), p. 50.

monothéisme philosophique de ses fidèles ; chez les plus éclairés de ceux-ci, la religion privée fut le plus souvent un monothéisme entaché de polythéisme » (7). Cette position flottante entre deux doctrines inconciliables ressort de la teneur des sentences gravées sur les scarabées. Les mêmes maximes s'appliquent tantôt à Dieu, tantôt à telle ou telle divinité. Il est évident qu'en pratique l'Égyptien n'hésitait pas à reconnaître le Dieu unique de ses livres de sagesse dans Amon, Ptah ou toutes autres divinités proposées à son adoration par les cultes ancestraux.

L'allure gnominique de ces sentences donne à penser que la rédaction originale de la plupart d'entre elles mentionnait simplement Dieu selon l'usage des livres de sagesse. C'est pourquoi nous choisirons de préférence cette forme lorsqu'elle se trouvera attestée, en notant toutefois les attributions de la même maxime à tel ou tel dieu particulier.

Le Dieu de la piété égyptienne, d'après les sentences gravées sur les scarabées, était bien la Divinité suprême et toute-puissante qui régit le monde :

Tous les événements sont dans la main de Dieu
(Inéd., collect. de S.M. Farouk) (8).

(7) Drioton, *Le monothéisme de l'ancienne Egypte*, p. 168.

(8) Pour ne pas surcharger inutilement cet article, les références aux textes hiéroglyphiques, qui n'intéressent que les égyptologues, sont données sous une forme abrégée, dont les spécialistes reconnaîtront facilement la signification. Signalons, toutefois que *Le Caire* se réfère à Newberry, *Scarab-shaped Seals* (Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire), Londres 1907 et *Brit. Mus. à Hall. Catalogue of Egyptian Scarabs, etc., in the British Museum*, Londres, 1913. *La Collection Fouad I* (inédite) se trouve au Musée du Caire.

Tous les bons destins sont dans la main de Dieu (PSBA 1900, pl. VIII, n° 16).

Ce qui n'existe pas encore est dans la main de Dieu (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 16).

La connaissance de ce Dieu n'exemptait pas ses fidèles de partager avec leurs contemporains le sentiment, si puissant à toutes les époques dans toutes les classes de la société égyptienne, puisque les textes religieux y soumettaient même les dieux, de la nécessité d'une protection constante contre les ennemis, contre la maladie, contre les accidents. Seulement, tandis que le vulgaire demandait cette protection à des rites et à des pratiques de sorcellerie, les sentences des scarabées s'élèvent plus haut et elles proclament, en formules diverses, que c'est Dieu même, ou tel dieu, qui procure la protection désirée :

Amon est ma protection (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 8 et 9) (9).

Dieu est la protection de ma vie (Inéd., collect. de S.M. Farouk) (10).

Amon est ma sauvegarde (Brit. Mus. 2884) (11).

(9) Item, Le Caire 36883. Brit. Mus. 2819 et 2821. — De même Osiris : Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 22; Khonsou: *Id.*, pl. XXXIX, n° 4. Collect. Timins, pl. XIII, n° 1; Khnoum : Newberry. *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 20; Harhor : *Id.*, pl. XXXIX, n° 14. Le Caire 37754. Collect. Timins pl. XIII, n° 6.

(10) De même Amon : Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 12. Collect. Hilton Price, n° 584. Le Caire 36421 et 36633. Brunton, *Matmar*, pl. LXIII, n° 84; le nom d'Amon : Inéd., collect. S.M. Farouk; Hathor : *Id.*

(11) Cf. le souhait *Qu'Amon soit ta sauvegarde éternellement !* Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 29 et 31. Collect. Timins, pl. XII, n° 4.

Amon est ma sauvegarde et la protection de ma vie (Le Caire 37004).

C'est Isis qui fait ma protection (Inéd., collect. de S.M. Farouk) (12).

C'est Amon-Rê qui fait la protection de ma vie (Le Caire 36625) (13).

Parfois cet acte de confiance revêt une forme plus imagée :

Amon est derrière moi, je ne crains rien (Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 18) (14).

Amon-Rê est derrière moi, je ne crains rien, car Amon-Rê est fort (Id., pl. XL, n° 30).

Amon-Rê est derrière moi : je ne crains rien, je suis en paix (Inéd., Fouilles de Katta, 1949).

Amon voit : je ne crains rien (Le Caire 36466) (15).

Il va sans dire que cette protection de Dieu devait être méritée par l'homme. Certaines maximes citées par la suite en détailleront les conditions. D'autres les résumant en axiome général :

Amon protège celui qui adore son nom (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

La protection de ma vie est de servir Amon (Petrie, *Lahun, Kahun and Gurob*, pl. XXIII, n° 93) (16).

(12) De même Hathor : Collect. Hilton Price, n° 4253.

(13) Item, Collect. Hilton Price, n° 3708. — De même Khonsou : Inéd., collect. S.M. Farouk; Bastis : Collect. Timins, pl. XII, n° 34.

(14) Item, Le Caire 36967. — De même Isis et Ptah : Inéd., collect. S.M. Farouk.

(15) Item, *PSBA* 1900, pl. VIII, n° 348. — De même Khonsou : Collect. Lady Meux, n° 1454. Collect. Timins, pl. XII, n° 30.

(16) Item, Petrie, *Lahun* II, pl. LV, groupe 651, n° 5.

Bastis (17) fait la protection de celui qui la loue (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Comme dans toutes les sociétés antiques, la solidarité du sang et de la familiarité était telle dans l'ancienne Egypte que la faveur divine qui tombait sur le juste rejaillissait sur tous les membres de sa « maison » (18). C'est en ce sens qu'il faut entendre :

Dieu, la maison de son favori ne craint rien (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 21) (19).

La protection des dieux avait pour effet premier de garantir à l'homme le bien essentiel, la vie. Il ne faut donc pas s'étonner que tant de sentences brodent sur ce thème :

La vie appartient au favori de Dieu (Collect. Lady Meux, n° 656) (20).

C'est Ptah qui donne la vie (Inéd., collect. Fouad I).

C'est Ptah-Risinbef qui donne la vie et la puissance à tout nez (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

C'est Amon qui donne une belle vie (Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 27) (21).

C'est Mout (22) *qui donne une longue vie* (Id., pl. XXXIX, n° 1).

(17) Déesse-chatte de la ville de Bubastis.

(18) L'emploi du mot « maison » pour désigner la famille au sens large du mot, commun dans les langues sémitiques, se trouve en Egypte dans quelques textes du Nouvel Empire. Cf. Erman, dans la *ZAS* XXXI (1893), p. 125 et le passage de la Sagesse d'Aménémopé (VIII, 5) : « Sa maison est une ennemie pour la cité ».

(19) De même Mout : *PSBA* 1900, pl. VIII, n° 270.

(20) De même Amon : Inéd., collect. S.M. Farouk.

(21) Item, Le Caire 36397. — De même Bastis : Collect Timins. pl. XIII, n° 19.

(22) Déesse de Thèbes, épouse d'Amon.

Le serviteur de Neith (23) *est quelqu'un qui s'assure la vie* (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Celui qui sert Amon est quelqu'un qui trouve le siège de la vie (Dunham, *El Kurru*, p. 85) (24).

A la vie s'ajoutent naturellement les biens qui en font l'agrément :

C'est Dieu qui conduit au bonheur (Collect. Lady Meux, n° 610) (25).

Amon est ma santé (Rowe, *Cat. of Egypt. Scarabs in the Palestine archaeol. Museum*, n° 512).

Bastis est ma protection, mon salut et ma santé (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Mais, pour jouir de ces biens, il fallait obtenir les faveurs de Dieu. Etre le « favori » de Dieu, ou de tel dieu, tel était l'idéal de l'homme pieux, dont les sentences des scarabées définissent les conditions. Il ne s'agissait alors ni de naissance, ni de richesse, ni de puissance. Les préoccupations culturelles elles-mêmes passaient à l'arrière-plan. Il s'agissait avant tout des sentiments intimes de l'homme vis-à-vis de la divinité et de sa rectitude morale :

Le favori de Dieu est celui qui aime la justice (Brunton, *Matmar*, pl. LXIII, n° 91) (26).

Le favori de Dieu est celui qui pratique la justice (Collect. Lady Meux, n° 602) (27).

(23) Déesse de Saïs.

(24) Item, Inéd., collect. S.M. Farouk.

(25) De même Amon : Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 22. Collect. Lady Meux, n° 1655; Bastis : *Id.*, n° 1625; Mout : Inéd., collect. S.M. Farouk.

(26) De même Maât : Collect. Lady Meux, n° 492; Bastis : *Id.*, n° 494.

(27) Item, Le Caire 36570. — De même « les dieux » : *PSBA* 1900, pl. VIII, n° 311; « tous les dieux » : Inéd., collect. S.M. Farouk.

Celui qui fait la justice, Dieu le favorise (Collect. Hilton Price, n^{os} 568 et 569) (28).

Celui qui fait la justice, Dieu le favorise de vie (Berlin 7760).

Le favori de Dieu est celui qui le loue (Collect. Fraser, n^o 456) (29).

Le favori d'Amon est celui qui l'adore (Collect. Timins, pl. XII, n^o 27).

Le favori d'Amon est quiconque l'adore (Petrie, *Historic. Scarabs*, pl. 68, n^o 2213).

Amon-Rê, le dieu primitif, seigneur du ciel, donne la vie à celui qui l'adore (Collect. Timins, pl. XIII, n^o 18).

Amon récompense celui qui se dévoue à lui (Collect. Hilton Price n^o 4268).

Parmi ces conditions de la faveur divine, la principale était l'amour de Dieu, si étonnant que cela paraisse à première vue. Les textes religieux ne nous avaient guère préparés à concevoir la religion égyptienne comme fondée sur l'amour. Pourtant les sentences des scarabées sont formelles. Bien mieux, le nombre des scarabées qui les portent, de beaucoup supérieur à celui des témoins des autres maximes, montre quelle a été la vogue, dans l'Égypte ancienne,

(28) Item, Collect. Fouad I.

(29) Item, Le Caire 37116. De même Amon-Rê: Collect. Lady Meux, n^{os} 357 et 358. Collect. Timins, pl. XIII, n^o 7. Inéd., collect. S.M. Farouk; Amon : Newberry. *Scarabs*, pl. XXXIX, n^o 6 et pl. XL, n^o 33. Le Caire 36401, 37002 et 37106. Collect. Timins pl. XIII, n^o 8. Inéd., collect. Robert Greg. Inéd., collect. S.M. Farouk.

(30) Item, Le Caire 36614. — De même Amon : Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n^o 13; Ptah : Collect. Timins, pl. XII, n^o 25. *PSBA* 1900, pl. VII, n^o 361. Collect. Hilton Price, n^o 633.

de cet évangile de l'amour de Dieu et combien la piété le tenait pour fondamental :

Le favori de Ptah est quiconque l'aime et quiconque l'adore (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 26).

Le favori d'Amon est quiconque l'aime et quiconque le glorifie (Collect. Timins, pl. XII, n°s 11 et 12).

Dieu aime qui l'aime (Inéd., collect. Fouad I) (31).

Dieu aime celui-là seul qui l'aime (Inéd., collect. Michaïlidès (32).

Ptah aime tous ceux qui l'aiment (Inéd., collect. Fouad I).

Osiris aime tous ceux qui l'aiment et tous ceux qui le prient (Inéd., collect. Tano).

De même l'aspect rituel, souvent même magique, de la religion ne nous avait pas laissé entrevoir jusqu'à présent que la religion égyptienne ait jamais

(31) Item, Newberry, *Scarabs*, pl. XLII, n°s 20 et 22. Collect. Lady Meux, n°s 721, 722, 723 et 1622. Collect. Timins, pl. XIV, n° 13. — De même Amon : Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 5. Collect. Lady Meux, n°s 509, 517, 588, 589, 591, 1587 et 1662. Le Caire 36627, 36923, 37095 et 37357. Collect. Hilton Price, n°s 588 et 668. Collect. Timins, pl. XII, n°s 18 et 32. Brunton, *Matmar*, pl. LXII, n° 45; Bastis : Collect. Hilton Price, n° 466; Isis : Petrie, *Buttons*, n° 684. Brunton, *Matmar*, pl. LXIII, n° 95; Khonsou : *Id.*, n° 96; Osiris : Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n°s 28 et 29. Collect. Timins, pl. XII, n° 7. Rowe, *Catal. Palestine archaeol. Museum*, n° 783. *Ancient Egypt* 1916, p. 31, n° 115. Petrie, *Ancient Gaza* II, pl. VIII, n° 135; Pakhet : Le Caire 36620; « le Père des dieux » Collect. Fraser, n° 441. *Ancient Egypt* 1916, p. 31, n° 130; Ptah : Collect. Timins, pl. XII, n° 25; Thot : Petrie, *Buttons*, pl. XII, n° 707.

(32) De même Amon-Rê : Collect. Lady Meux n° 516.

conçu le sentiment de la paternité de Dieu envers l'individu. L'idée, on le savait, en avait eu cours dans l'ancien Orient sémitique, où des noms propres comme Abiyah (Mon père est Iahvé), Abimélek (Mon père est Moloch), etc., n'étaient pas rares. Mais rien de semblable n'avait encore été relevé dans l'Égypte ancienne. La maxime : *Dieu est mon père* (Inéd., collect. Mandouh Riaz Bey) n'en a que plus de sens comme expression de la piété personnelle.

Cet amour de l'homme pour Dieu, unique clef, comme l'affirme une des maximes citées, de la bienveillance de Dieu pour l'homme (car la religion égyptienne ne semble pas s'être élevée jusqu'à la notion d'un Dieu étendant son amour jusqu'aux indifférents et même aux pécheurs), valait au fidèle les multiples avantages de la faveur divine. Certains d'entre eux étaient assez matériels. Il ne faut pas en effet perdre de vue que, tout en croyant au jugement de l'au-delà, les Égyptiens dans l'ensemble professaient, comme les Hébreux, la doctrine de la rétribution des bons et des méchants sur la terre. L'examen des sentences suffirait à le prouver :

Amon donne la vie à celui qui l'aime (Inéd., collect. Mansour Abd-el-Saïd).

Amon récompense celui qui l'aime (Id).

Amon honore celui qui l'aime (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Dieu élève celui qui l'aime (Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 9) (33).

(33) Item, Petrie, *Histor. Scarabs*, pl. 57 n° 1749, Collect. Fraser, n° 354. Collect. Timins, pl. XII, n° 33. *Ancient Egypt* 1916, p. 31, n° 127. Brunton, *Matmar*, pl. LXII, n° 43. Petrie, *Buttons*, p. XXVI. Brit. Mus., 2453, 2454, 2457, 2459, 2460. Collect. Hilton Price, n° 3725. -De même Bastis : Petrie, *Buttons*, pl. XXVI, UC 771.

Dieu nourrit celui qui l'aime (Inéd., collect. Fouad I).

Dieu enrichit celui qui l'aime (*Ancient Egypt* 1916, p. 31, n° 128) (34).

Un groupe secondaire de ces maximes, en combinant les formules de cette dernière série avec celles de la précédente, désigne la Divinité par des périphrases exprimant son action bienfaisante, qui évoquent la façon indirecte de nommer Dieu dans l'Islam :

Celui-qui-élève aime qui l'aime (Collect. Hilton Price, n° 617 (35)).

Celui-qui-enrichit aime qui l'aime (Inéd., collect. Fouad I) .

Celui-qui-nourrit aime qui l'aime (Petrie, Buttons, pl. XXVI, UC 768).

La grandeur de l'amour de Dieu pour l'homme, pourvu que celui-ci se montre aimant, a inspiré à la piété égyptienne le sentiment, déjà exprimé sur certaines stèles du Nouvel Empire (36), que Dieu, ou tel dieu, reste le refuge suprême de tous ceux que le monde abandonne ou déçoit :

Amon-Ré est la force de l'isolé (Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 24 (37)).

(34) Item, *PSBA* 1901, pl. XV, n° 214. — De même Amon : Inéd., collect. Fouad I.

(35) Item, Petrie, *Buttons*, pl. XXVI, US 772.

(36) Erman, *Denksteine aus der Gräberstadt...*, p. 1109.

(37) Item, Collect. Hilton Price, n° 636. Le Caire 36619, Brunton, *Matmar*, pl. LXIII, n° 69. *Ancient Egypt* 1916, p. 27, n° 41. Collect. Lady Meux, nos 518 à 526. — De même Harsaphès : Inéd., collect. S.M. Farouk.

Il ne se trouve aucun refuge pour mon cœur si ce n'est Amon (Petrie, *Buttons*, pl. XI, n° 630 (38).

On ne trouve pas de refuge du cœur si ce n'est Amon (Le Caire 36560) (39).

Il ne se trouve pas de vrai refuge pour mon cœur si ce n'est Amon-Rê (Inéd., Musée Guimet).

On ne trouve pas de vrai refuge du cœur si ce n'est Amon-Rê (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

S'il ne se trouve pas de refuge pour mon cœur, il y a Amon-Rê (Petrie, *Buttons*, pl. XVIII, n° 1377).

S'il ne se trouve aucun refuge pour mon cœur, il y a Amon (Brit. Mus. 1065) (40).

Il résulte de ce qui précède que le service de Dieu était considéré comme la sagesse suprême et la source de tous les biens.

Heureux celui qui sert Dieu! Son ka prospère (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Heureux qui sert Ophoïs! (Collect. Hilton Price, n° 4430).

Ma gloire est de servir Amon (Id., n° 4426).

La puissance se produit par le nom d'Amon: il fait prospérer ses serviteurs (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Ce service est défini ailleurs en ces termes :

(38) Item, Le Caire 36378. Berlin 3656. Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 30. — De même Amon-Rê : *Ancient Egypt* 1916, p. 27, n° 25 et p. 31, n° 119. Collect. Timins, pl. XII, n° 3. Petrie, *Beth-Pelet* I, pl. XLIII, n° 501. *Ancient Gaza* II, pl. VII, n° 21.

(39) Item, Petrie, *Sedment* II, pl. LVII, n° 17, Rowe, *Catal. Palestine archeol. Museum*, nos 603 et S 22.

(40) *Ancient Egypt* 1916, p. 27, n° 24.

Le serviteur d'Amon est celui qui fait sa volonté (Collect. Hilton Price, n° 639).

Dieu était ainsi pour l'homme pieux le guide de toutes ses actions, et c'était là le chemin de Vie, auquel diverses sentences se réfèrent plus ou moins explicitement :

C'est Dieu qui conduit au chemin de Vie (Inéd., collect. Fouad I (41)).

C'est Amon-Rê qui est le guide du bien (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n°s 15 et 23) (42).

C'est Amon-Rê qui est le guide de tout bien (Col. Hilton Price, n° 3703).

C'est Amon-Rê qui est le guide la Vie (Collect. Timins, pl. XII, n° 23).

C'est Amon-Rê qui est le guide de la sagesse (Collect. Lady Meux, n° 603).

C'est Amon-Rê qui est le guide de l'honorabilité (PSBA 1901, pl. XIII, n° 102).

Celui qui est conduit sur le chemin d'Amon ne sera jamais arrêté (Inéd., collect. Khawam Frères).

Tous mes pas sont pour Amon (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n°s 2, 3 et 10) (43).

Amon est le Maître de ma vie (Collect. Timins, pl. XV, n°s 11 et 15) (44).

(41) De même Amon : Inéd., collect. Fouad I.

(42) Item, Collect. Hilton Price, n° 585. Collect. Lady Meux, n°s 544 à 547, et 1420. Brunton, *Matmar*, pl. LXIII, n°s 67 et 68. Peet, *Cemeteries of Abydos II*, pl. XXXVII, S 29. — De même Ptah : Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 6.

(43) Item, Le Caire, 36622, 36968, 36970 et 36973. Petrie, *Buttons*, pl. XIII, n° 787. *Gerar*, pl. XIX, n° 44. PSBA 1900, pl. VIII, n° 268. Brunton, *Matmar*, pl. LXII, n° 47. Collect. Timins, pl. XII, n°s 5 et 6. Collect. Lady Meux, n°s 565, 1575 et 1661.

(44) De même Thot : Collect. Timins, pl. XIII, n° 28. Collect. Hilton Price, n° 565.

Loué soit le Maître de ma vie ! (Id., pl. XVI, n° 15) (45).

Adoré soit le Maître de ma vie ! (Id., pl. XV, n° 6) (46).

Un autre groupe de maximes pieuses parle constamment de « voir » Amon. C'était une allusion à cette forme caractéristique de la piété égyptienne, attestée plus tard par les écrivains classiques de l'époque romaine (47), qui consistait à s'asseoir dans la cour du temple, dès son ouverture, et à y rester jusqu'au soir devant les images divines dans une méditation contemplative. C'est à cette oraison affective que s'applique la maxime :

Dieu voit celui qui le voit (Inéd., collect. de S.M. Farouk) (48).

et toute la série :

Puissè-je voir Amon ! (Inéd., collect. S.M. Farouk) (49).

Puissè-je voir Amon chaque jour ! (Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 28).

Puissè-je voir Amon éternellement ! (Id., pl. XXXIX, n° 17) (50).

(45) Item, Collect. Timins, pl. XVI, n° 15. Collect. Hilton Price, n° 566.

(46) Item, Collect. Lady Meux, n° 687.

(47) Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, Paris 1884, p. 118-119. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris 1929, 4^e édit., p. 89. *Lux perpetua*, Paris 1929, p. 266.

(48) De même Amon-Rê : Newberry, *Scarabs*, pl. XL, n° 46.

(49) Item, Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 20.

(50) Item. Collect. Timins, pl. XIII, n° 20.

Heureux qui voit Amon! (Newberry, Scarabs, pl. XL, n° 19 (51).

C'est le favori de Dieu celui qui voit Amon (*Ancient Egypt* 1916, p. 31, n°s 139).

Qu'il est joyeux celui qui voit Hathor! (Randall-Maciver, *El-Amrah*, pl. LIII, D 119, nY 10).

Qu'il est privilégié celui qui voit Amon-Ré! (*Ancient Egypt* 1916, p. 31 n°s 131 et 132 (52).

Favorisé qui voit Amon (Petrie, *Buttons*, n° 794).

Heureux qui voit Amon-Ré chaque jour! (Brunton, *Matmar*, pl. XLIII, n°s 81 et 82).

Qu'il est favorisé celui qui voit Bastis éternellement! (Le Caire 37294).

Celui qui voit Amon est protégé (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Celui qui voit Amon est protégé par son nom (Berlin 3844).

Vivre en ta présence, ô Amon, est le doux vent du nord pour ma narine (Inéd., collect. particulière).

Un tel genre de piété tendait nécessairement à provoquer une tendre dévotion envers le temple même, comparable à celle que les Israélites professaient pour le temple de Jérusalem, et qui s'exprime en tant de passages des Psaumes :

Onnôphris (53), *mon lieu de prédilection est son temple* (Collect. Fouad I).

O, Onnôphris, mon lieu de prédilection est ton temple! (Petrie, *Memphis I*, pl. XXXIV, n° 39).

(51) Item. Collect. Lady Meux, n°s 1426 et 1431. Collect. Hilton Price, n° 630.

(52) Item, Collect. Lady Meux, n°s 527, 528, 529, 1421 et 1422.

(53) Appellation d'Osiris.

O Onnôphris, mon lieu de prédilection est ton temple, éternellement ! (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 35).

Mon bonheur est dans le temple d'Amon (Collect. Timins, pl. XIII, n° 31).

Mon bonheur est dans le temple du Vivant (Collect. Timins, pl. XIII, n° 9).

Le fidèle avait la conviction que les prières qu'il adressait aux dieux dans leurs temples et les longues stations qu'il y faisait étaient particulièrement propices pour gagner leur bienveillance, avec tous les bienfaits qui en découlaient :

Le favori d'Amon-Rê est celui qui prie dans son temple (Inéd., collect. de S.M. Farouk).

Dieu aime celui qui est assidu à son temple (Inéd., Musée Guimet).

Dieu donne l'honorabilité dans son temple (Collect. Fouad I).

Bastis donne la santé dans son temple (Inéd., collect. S.M. Farouk) (54).

Bastis donne le bonheur dans son temple (Collect. Hilton Price, n° 581).

En plus de ces maximes et de ces souhaits, qui ont rapport directement à la piété, quelques scarabées, parmi ceux qui ont été déchiffrés jusqu'à présent, portent aussi des sentences qui énoncent des vérités morales ou dogmatiques. Notons ce bon conseil :

Paix du cœur vaut mieux que colère (Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 13) (55).

(54) Item, Collect. Mansour Abd-el-Saïd.

(55) Item, Petrie, *Buttons*, pl. XXVI, nos 688 et CM 847. Collect. Timins, pl. XII, n° 9.

Ptah récompense généreusement toute bonne action (Mitt. Deutsch. Inst. Cairo, VII, pl. 13 (56).

Toute bonne action, Ptah la récompense généreusement (Le Caire 36452) (57).

Les bonnes actions, Ptah les récompense généreusement (Newberry, Scarabs, pl. XXXIX, n° 33) (58).

Toutes les bonnes actions, Ptah en donne généreusement le prix (Collect. Timins, pl. XII, n° 17).

C'est peut-être cette dernière série qui a inspiré la sentence dogmatique :

C'est Ptah qui ouvre toute bonne action (Petrie *Histor. Scarabs*, pl. 68, n° 2220),

qui signifie qu'aucune bonne action ne peut être accomplie sans l'assistance initiale de Ptah, qui l'inspire ou donne à l'homme la force de passer à l'acte. Il y là en germe toute une doctrine de la grâce, analogue à la doctrine chrétienne.

Un autre enseignement au sujet des dieux est exprimé dans le groupe :

Amon, le seigneur de la vie et de la puissance, est caché dans le souffle de vie (Petrie, *Ancient Giza II*, pl. VII, n° 110).

Amon-Rê, le seigneur de la vie et de la puissance, est le souffle de vie (Le Caire 36393).

(56) De même Amon-Rê : Starkey-Harding, *Peth-Pelet II*, pl. LXII, n° 34.

(57) Item, Petrie, *Bullions*, pl. XXVI, nos UC 636, CM 452 et Rec. XXX, 112. PSBA 1900, pl. VII, n° 342. Collect. Fraser, nos 438 et 439. Collect. Hilton Price, n° 4264. Petrie, *Ancient Giza II*, pl. VII, n° 88. Starkey-Harding, *Beth-Petet II*, pl. L, n° 917. Engelbach, *Riqqeh*, pl. XVIII, n° 105.

(58) Item, *Ancient Egypt* 1916, p. 27, n° 40. — De même « l'Eternel » : Newberry, *Scarabs*, pl. XXXIX, n° 32.

et aussi cette maxime aux nombreuses variantes qui, par la constance de la mention de Ptah, semble être d'origine memphite :

Une bonne action, Ptah la récompense (Petrie, *Histor. Scarabs*, pl. 68, n° 2219).

Ptah récompense généreusement une bonne action (Petrie, *Buttons*, pl. XXVI, UC 637).

C'est Amon-Rê le maître du souffle de vie (Newberry, *Scarabs*, pl. XLI, n° 3).

C'est Amon le maître du doux souffle de vie (*JNES* X, p. 176, S 112).

Enfin, pour clore la série de ce qu'on a pu déchiffrer jusqu'à présent :

C'est le favori de Dieu celui qui aime Thèbes (Collect. Lady Meux, n° 1627) (59).

Cette maxime, gravée sur des scarabées datables de la fin du Nouvel Empire, pourrait bien être, sous le couvert de la religion, un slogan politique, lancé au moment où la cité d'Amon avait à faire front à des influences hostiles, et une trace de la Guerre des Impurs, allumée, selon M. Montet (60), vers la fin de la XX^e dynastie entre les partisans d'Amon de Thèbes et ceux de Seth de Tanis. C'est peut-être aussi le même conflit de dieux, qui a alors inspiré à un fidèle d'Amon, désireux de servir la cause de son maître, la formule, étrange au premier abord, parce qu'elle emploie un langage à la fois monothéiste et polythéiste, mais qui est si conforme à l'esprit syncrétiste des anciens Egyptiens :

(59) De même Amon-Rê : Collect. Lady Meux, n° 1434 : « les dieux » : Brunton, *Matmar*, pl. LXIII, n° 92

(60) Montet, *Le drame d'Avaris*, Paris 1941, p. 174.

C'est le favori de Dieu celui qui aime Amon-Ré
(Collect. Lady Meux, n° 1646) (61).

*
**

Au terme de cette enquête préliminaire (car le nombre des scarabées à maximes qu'on a cités est loin d'en épuiser la totalité), on n'est pas sans éprouver quelque étonnement.

Ce sondage dans la mentalité religieuse égyptienne, qui vaut pour toutes les classes sociales dans l'Égypte entière pendant la durée du Nouvel Empire, d'après les provenances très diverses et les dates des scarabées étudiés, révèle un sentiment religieux plus épuré et plus élevé qu'on ne se serait attendu à le trouver d'après les textes rituels et magiques.

Il faudra donc désormais, en exploitant cette nouvelle source, réviser l'idée qu'on se faisait communément de la religion égyptienne et remettre au point son exposé. Une croyance qui avait assez de profondeur et de vitalité pour inspirer, et en si grand nombre, de telles maximes ne pouvait être en réalité ni infantine, ni formaliste, ni magique, et pas davantage impensable pour l'esprit humain. Beaucoup de sentences qu'on a citées pourraient être approuvées sans réserve par les grandes religions monothéistes d'aujourd'hui. Force est d'en conclure que, sous son manteau de dogmes, de mythes et de rites archaïques, la vieille religion égyptienne ne leur était pas aussi inférieure qu'on l'a cru.

ETIENNE DRIOTON

(61) Item, Collect. Hilton Price, n° 583. — De même simplement Amon : Id., n° 572.

Pakinaue

CROQUIS POUR UN PORTRAIT

- (a) *Une femme aux grands yeux d'ombre
frêle comme une fleur pâle
qu'attend l'âme solitaire
d'un jardin abandonné.*
- (b) *Sur sa peau, on retrouve ces tons
indécis qui montent, avec leur maturité même,
de la profondeur des fruits.*
- (c) *Ses yeux sont hantés de sublimes rayons
Elle a cette tendresse féline des femmes qui
s'allongent dans les gravures et dont les lèvres
sont inquiétantes d'amour inapaisé.*
- (d) *Jamais l'or des sables du désert ne s'est
mieux confondu à l'âme des lys blancs pour
donner pareille gloire à la pâleur de
ses mains.. Et les feux du soleil n'ont
jamais brûlé d'un éclat plus liquide pour
teindre de sang ses ongles rutilants.*

(e) Or, un instant plus tard ; dans un rêve indolent, parmi d'immenses floraisons épanouies, Elle est arrivée en se déhanchant pour bercer de son sourire ma peine.

Mais je ne voulais plus écouter ces mélodies qui mettaient dans ma chair le bourdonnement des cloches.

IL EST AUSSI DES PIERRES...

Sais-tu qu'il n'est de fleur, ô flambeau-de-mon-âme-tourmentée, sais-tu qu'il n'est de fleur, en cette terre d'Egypte, dont la couleur soit comparable à l'aurore de tes yeux ?

— Et pourtant, dit Pakiname de sa voix de tourterelle, j'ai vu une turquoise aux reflets fascinants, d'un bleu plus bleu que tous les bleus des fleurs

Il n'est de rose, ô flambeau-de-mon-âme-tourmentée, il n'est une seule rose, de toute la création, dont le sourire soutienne l'éclat de ton visage, ni de blancheur égale au jasmin de tes dents..

— Mais il est des perles, dit Pakiname, modeste, il est des perles d'où émane un fluide qui grise comme un baiser, des perles dont la chair est plus fraîche que le jasmin.

Que ne suis-je, ô flambeau-de-mon-âme-tourmenée, que ne suis-je un poète pour chanter la pâleur diaphane de tes tempes et le velours de tes joues fruitées dont l'arôme aiguise mes désirs les plus...

— *Je suis heureuse, dit Pakiname, que mon sourire évoque en toi fleurs et fruits; mais souviens-toi que Dieu, dans Sa Générosité Suprême, donna à certaines pierres un attrait sensuel: Pour exalter le charme de Sa créature, Pour orner les femmes aimées de colliers rutilants et parfaire ainsi cette source qui t'enchanté.*

Qu'attends-tu, ô Ahmed, pour rendre hommage à Dieu de Ses bienfaits ?

REVEUSE

Rêveuse, Pakiname regarde un nuage qui lui cache une étoile, tandis que la mer se traîne sur la plage comme un amant qui caresse de sa main le corps de l'aimée.

Je me suis efforcé de convaincre Pakiname que sa beauté la dispense de bijoux, et que ses mains sont plus précieuses que les trésors du ciel et de la terre

*Elle s'est tue un instant, puis murmura :
« On dirait un collier au cou d'une femme aimée... regarde, la ville, là-bas ».*

LE POISSON ROUGE

Ne parvenant à dérider Pakiname, je lui ai conté cette histoire d'enfant :

Il était une fois un petit garçon.

On lui offrit à sa fête, un petit poisson rouge dans un bocal de verre.

Le petit garçon passait des heures à regarder son poisson tourner dans l'eau.

Le petit poisson, lui semblait heureux de le voir. Il agitait gaiement ses nageoires, jouait de la prunelle comme une belle danseuse, et ondulait avec la grâce de son cœur.

Un jour, le petit garçon eut l'idée de mettre son poisson rouge dans la baignoire pour qu'il nageât à son aise. Sa maman s'y opposa et, comme il pleurait à chaudes larmes, elle lui promit de réaliser ce désir le jour de son anniversaire, si, jusque là, il avait été sage à la maison.

Le petit garçon devint alors un ange de douceur. Il cessa de verser l'encre dans le potage de la cuisinière et de mouiller ses draps, le soir, pour s'amuser :

Aussi, le jour venu, la maman fit-elle remplir d'eau la grande baignoire et mit-elle le poisson rouge dedans.

Jamais on ne vit petit garçon plus heureux.

Il s'approcha doucement, le cœur tremblant comme un moineau, pour assister aux ébats de son poisson vermeil.

Ce dernier, en le voyant, agita gentiment ses nageoires, joua de la prunelle comme une belle dan-

seuse et méprisant l'étendue d'eau qui se trouvait autour de lui, évolua en rond, presque sur place, comme il faisait dans son bocal de verre.

Le petit garçon étonné, le regarda longuement, en silence, puis lorsqu'il eût réalisé que le poisson rouge ne s'était douté ni de son sacrifice ni du bonheur qu'il voulait lui donner, un orage lourd gonfla son petit cœur. Et, il éclate brusquement en sanglots.

Quand j'eus fini de conter cette histoire, il me sembla voir un nuage obscurcir les yeux sombres de Pakiname.

Je commençais à regretter mes paroles lorsque de sa voix tendre, Pakiname demanda :

— Et combien coûte une baignoire neuve aujourd'hui ?

LES ARBRES RIENT

*Les arbres rient comme les robes des vierges...
Et dans le ciel brille un astre d'or. J'aime ses yeux
de nuit où se mire l'ombre de mes larmes.. Et ses
mains pâles !*

*Je voudrais posséder cet astre, afin qu'un ouvrier
habile le ciselât pour ma Bien-Aimée*

*Mais Dieu ne veut pas m'accorder cet atome de
son vaste monde.*

*Aussi ai-je demandé au jardinier Abdoul Fattah,
une fleur. Afin de l'offrir à Pakiname. Et lui rappeler
que la beauté des femmes trop coquettes se fâne comme
les fleurs d'un jardin abandonné.*

*Et si Pakiname continue
 j'obtiendrai des Djinns
 de notre jardin qu'ils transforment mon aimée
 en pierre, en une grande statue de pierre
 que j'achèterai au Bazar du Vendredi,
 quelle qu'en soit la dépense.*

*Je placerai Pakiname dans une chambre
 jusqu'au jour où sa vue me lassera. Alors
 je la briserai avec la houe de notre jardin
 et je la réduirai en petits fragments,
 en poussière.*

*Ensuite, je la répandrai, par la
 fenêtre dans le puits.*

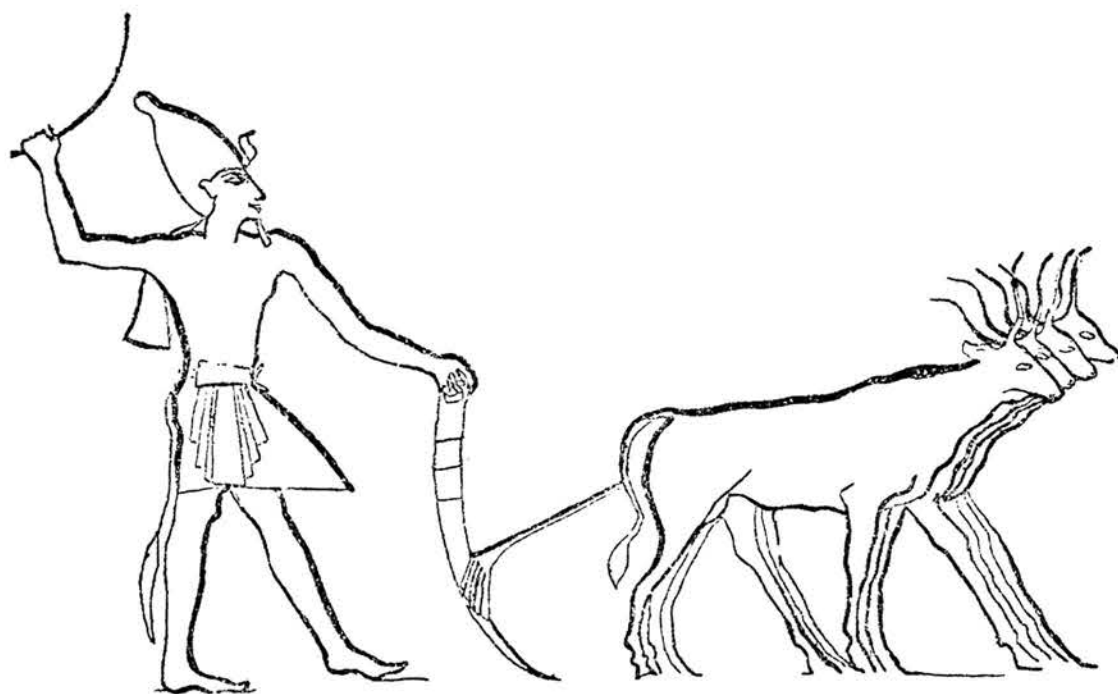
*Cette poussière troublera l'eau. Mais les roses
 n'en souffriront pas pour cela*

*Mes roses, plus belles chaque année me
 feront penser à Pakiname :*

*Leurs couleurs me rappelleront son teint de lune ;
 leurs senteurs, le parfum de sa peau ;
 et la douceur de leurs enveloppes, l'aspect
 délicat de sa taille.*

*Ainsi pourrai-je en réjouir mes yeux et
 mon âme, sans qu'il s'y projette l'ombre
 même d'une souffrance.*

AHMED RASSEM



SHAGAR ELDORR

(suite)

23. — SANG ET CRIMES.

Dès l'instant qu'Almoèz envoya demander la main de la princesse de Mossul, Shagar Eldorr réagit en offrant sa main et le trône d'Egypte à l'Ayubide de Damas, Alnassir Yussuf. La réplique était de taille ; mais l'Ayubide, manquant de cran et d'envergure, laissa tomber l'offre et perdit ainsi la chance de réunir sous son sceptre tout l'ancien empire de Saladin (1). Le Malik de Mossul qui avait eu vent de l'affaire, écrivit à son futur gendre pour le mettre en garde. La fureur d'Almoèz ne connut plus de bornes. Elle s'exerça surtout sur ses paisibles sujets. Les potences ne chômaient pas et les prisons ne suffisaient plus pour recevoir leur monde. Un cri d'horreur s'éleva de toute part. Shagar Eldorr réagit en écartant définitivement du pouvoir et des conseils du gouvernement, le despote sanguinaire qu'elle a cru élever jusqu'à elle. Et la boutade de Baibars sonnait à son oreille comme un grelot :

— « Tu ne l'élèveras jamais jusqu'à toi pour faire de lui un homme ».

(1) Jamal Eddin, Ibn Shaddad, Rashid Eddin.

Baibars ! Où pouvait-il être en ce moment ? A courir les routes sans doute, à la recherche d'un gîte ou d'un emploi, alors qu'il aurait dû occuper un trône pour gouverner avec cœur, avec esprit. Et ne la voilà-t-elle pas privée de son appui, privée de ses amis, presque sans défense au milieu d'une meute de carnassiers assoiffés de sang ? Baibars avait raison : Elle a cru sauver son trône, alors qu'au contraire elle était en train de le perdre. Il est vrai que chefs et dignitaires continuaient à recevoir ses ordres pour la gestion des affaires de l'Etat, mais ils se trouvaient eux-mêmes sans défense tant qu'un parti militaire ne les soutenait pas. Et les menaces incessantes d'Almoèz qui, en signe de gratitude, avait juré sa perte, devenaient à tel point féroces qu'elle n'était plus sûre du lendemain. Et pour échapper définitivement à son influence, ne le voilà-t-il pas fuyant sa présence et évitant de se rendre au palais du Divan, faisant de la citadelle son rempart ? (1).

Shagar Eldorr comprit que si elle ne prenait pas les devants et ne se débarrassait pas du monstre qu'elle s'était attachée, elle tomberait la première sous son poignard. Elle rentra ses griffes et se fit câline. Rien qui ne puisse s'arranger par la patience et la douceur. Elle l'entreprit donc en lui faisant dire que personnellement, elle n'avait point de haine, et que ses griefs qui étaient justifiés, disparaîtraient s'il voulait bien s'expliquer avec elle. Et pourquoi donner toujours créance aux impostures de leurs ennemis communs qui seraient enchantés de les voir se détruire mutuellement. Le trône, elle aurait pu y associer un autre, et le fait de l'avoir choisi lui, Izzeddin, était une preuve indé-

(1) Makrisi, Aboul Fida.

niable de ses sentiments et de sa confiance. Elle l'invitait enfin à venir reprendre sa place près d'elle, la tolérance et l'harmonie étant condition du bonheur.

Ce langage ne manqua pas de produire son effet sur Izzeddin qui se dit qu'après tout, il n'avait eu qu'à se louer de Shagar Eldorr et de la noblesse de son caractère, et que peut-être la convaincrail-il de la nécessité de son mariage avec une princesse Ayubide, rien que pour raison d'Etat, et qu'en somme il était de leur intérêt commun de mettre fin à cette vie à couteau tiré. Il se rendit donc à son invitation. Ses appréhensions durent se dissiper quand il vit la maison ornée et parée, inondée même de parfums comme pour un jour de fête, et que la reine, lui ouvrant les bras, le reçut avec effusion (1).

Pitoyable et sensible, Shagar Eldorr dut oublier ses rancunes à la vue de son époux réintégrant le foyer. Et quand Izzeddin demanda à prendre un bain, elle s'affaira en personne pour le lui préparer. Shagar Eldorr ne savait pas être méchante, mais... car il y eut un « mais » qui gâta tout, où l'on doit sans doute voir la main du Destin. Nul doute que la reine n'eût prémédité la mort de son mari, les auteurs sont d'accord là-dessus. Mais à ce moment-là, elle avait peut-être pardonné et renoncé à son projet. Elle n'y pensait peut-être même plus. Certains auteurs le croient et le soulignent même, notamment Jamal Eddin et Abou Fida. Car, au premier appel d'Izzeddin, sortant comme d'un rêve, elle se précipita à son secours. Mais c'était trop tard, les eunuques refusèrent d'obtempérer et la menacèrent de lui faire subir le même sort. Et l'inévitable se produisit. Et qui peut, après tant de siècles,

(1) Jamal Eddin, Aboul Fida.

démêler ce qui a bien pu se passer dans son âme ou dans l'âme des personnages de ce sombre drame, quand les chroniqueurs de l'époque, incapables de la moindre analyse, ne donnent aucun élément susceptible d'éclairer le côté psychologique des événements. Toujours est-il que la mort d'Almoèz entraîna de près celle de Shagar Eldorr elle-même, et qu'à beaucoup de grandeur, succéda une pitoyable misère. C'est la loi du Destin, loi de compensation : « Fortune et infortune ».

24. — La Cour Califale.

La menace de l'invasion mongole pesait, tel un cauchemar, sur la ville des califes. Inconséquent avec lui-même, inconséquent avec les autres ; assailli sans possibilité de réaction par un cercle de flagorneurs et de vils courtisans dont le centre était son propre fils, Abul 'Abbas Ahmed, l'héritier présomptif du trône ; inconscient du danger ; incapable d'une décision intelligente ; le calife Almusta'cim se laissait balloter, telle une chiffre, par tous les vents.

Présomptueux et fat à l'excès, esclave de sa passion pour le vin et les plaisirs, se croyant toutes les vertus et tous les talents, le prince héritier menait la ronde dans ce monde à l'envers.

Le vizir Moâyad Eddin Ibn El'Alqami, droit et probe, voyait avec désespoir ses efforts pour corriger tant de vices et redresser une situation compromise, condamnés d'avance à l'échec, contrecarrés qu'ils étaient par le prince héritier, et finalement annihilés par l'influence néfaste du maire du palais et du commandant des troupes.

Hulagu à qui le calife avait refusé de rendre hommage et d'envoyer des présents comme le lui conseillait

le vizir pour éviter un plus grand malheur, fit dire au Prince des Croyants qu'il irait lui-même à Bagdad s'emparer des trésors s'il ne venait en personne battre du front.

Fort de vagues prophéties que jamais Bagdad ne serait profané par l'ennemi, fort surtout de l'assurance du commandant des troupes de battre sans peine les hordes mongoles, assurance du reste appuyée par le prince héritier, le calife finit par adopter la politique de l'autruche, et par mener une vie de totale insouciance, au milieu de ses chanteurs, de ses danseuses et de ses esclaves.

Le pire, c'est que les deux factions sunnite et shi'ite se supportaient fort mal et les bagarres étaient fréquentes, ce qui apportait un autre élément de trouble et d'insécurité. Souvent, les faubourgs extérieurs de la ville où s'était réfugiée la population shi'ite pour fuir les persécutions, étaient mis à sac, parfois pour de fallacieux prétextes, ou par haine du vizir Moâyad Eddin, shi'ite lui-même, et que le prince Ahmed et sa clique accusaient d'être de connivence avec l'ennemi tartare. C'est un fait que la population shi'ite voyait en Hulagu un sauveur.

Informé par ses agents de cet état lamentable, le Khan aurait pressenti le vizir de lui livrer la ville, pour empêcher sa mise à feu et à sang. L'on dit même que Hulagu s'était rendu sous un déguisement auprès de Moâyad Eddin pour le décider. Mais une telle légende reste sujette à caution. L'eût-il voulu, que le vizir n'eût pu livrer la ville à l'ennemi. Il n'était pas le maître, il n'avait même pas voix prépondérante, la clef de la situation, devant la carence absolue du calife, étant entre les mains du prince Ahmed et du com-

mandant des troupes. Et c'est leur avis qui prévalut en définitive.

Le vizir n'aurait connu l'identité de son étrange visiteur qu'après que celui-ci se fut retiré. Hulagu lui aurait laissé un pli qu'il ne devait ouvrir qu'après son départ, où auraient été consignées les instructions à suivre. Ce pli serait par la suite tombé entre les mains du prince Ahmed qui s'en serait servi pour discréditer le vizir auprès du calife. Voyant sa situation compromise, Moâyad Eddin aurait fait tatouer son message à Hulagu sur le crâne d'un esclave muet et stupide. Mais tout cela relève du domaine de la légende ; le fait est cependant assez curieux pour être noté. C'est sur ces entrefaites que Selman, revenu du Caire, arriva à Bagdad.

25. — Selman.

Tout comme le vizir Moâyad Eddin, Selman était persan d'origine et shi'ite de confession. Le vizir le connaissait de longue date, il connaissait même sa famille qui habitait le faubourg de Kazimieh. Selman devait, dès son arrivée, se rendre auprès de lui pour le mettre au courant de sa mission et des événements du Caire. Le marchand était persuadé que Bagdad qui n'avait plus qu'un ascendant théorique sur les royaumes musulmans, avait fait son temps ; que tout comme les Ayubides, les Abbassides étaient condamnés à disparaître ; car il y avait loin d'Almâmûn à Almusta'cim, et de Saladin aux Maliks décadents de Syrie ; et que sans doute le moment était venu de rétablir au Caire le siège du califat. Peut-être même pourrait-on rétablir un califat Fatimite. Les nouveaux maîtres du Caire, bien que de rite sunnite, n'étaient pas pour s'embarrasser de telles considérations ; il n'était que de

flatter et de satisfaire leurs ambitions. Au reste, le futur maître de l'Égypte, ce chef Mameluk dont l'étoile montait rapidement au zénith, était un homme aux conceptions larges, énergique et généreux, et ses vertus militaires étaient un sûr garant d'un brillant avenir. Baibars, ajouta le marchand, porte autant de mépris que de haine pour le calife Almusta'cim qui, d'un côté, lui enleva sa fiancée Dilber, jolie circassienne à la voix suave, et d'un autre côté, refusa l'acte de nomination à Sagar Eldorr, élue d'acclamation par le peuple et les Emirs.

Selman s'étendit longuement sur les mérites de Baibars, pour enfin conclure que l'heure était on ne pouvait plus propice pour la destitution des Abbassides. Au reste, ajouta-t-il, Baibars qui m'a chargé de la délicate mission de retrouver sa fiancée et de sonder le terrain, ne manquera pas d'arriver bientôt, et il ne refusera pas de discuter un plan d'ensemble qui redresserait la situation.

Le vizir estima que c'était aller trop loin et trop vite, du moins pour le moment. Le mieux, croyait-il, était de destituer le calife actuel et de nommer à sa place son oncle, l'Imam Ahmed, consigné dans son palais de Firdoss, ce prince étant plus malléable et plus perméable aux suggestions de réforme.

Selman et le vizir se mirent d'accord pour soustraire l'Imam de sa prison dorée et le conduire sous un déguisement chez le vizir Moâyad Eddin. Peut-être la destitution du calife régnant évitera-t-elle à Bagdad le sort que lui réservait le Mongol.

Amené par Selman la nuit, l'Imam convint sans peine qu'un changement radical s'imposait, et il souscrivit d'avance aux mesures que Moâyad Eddin jugeait utile de prendre. Mais ce fut un prologue sans suite.

Le lendemain, l'Imam était transféré dans une autre résidence située au sud de la ville, et la garde était renforcée. Son escapade n'a pas dû passer inaperçue. Voyant que son plan avait peu de chance de réussir et que tout espoir de réforme était perdu, le vizir aurait envoyé à Hulagu l'esclave qui portait tatouée sur le crâne l'invitation de marcher sur Bagdad. Et le Mongol se chargea de réduire en cendres la ville des Mille et une nuits, où le calife Almâmûn s'était créé un jardin aux arbres tout en or, sur lesquels gazouillaient des oiseaux tout en or aussi.

26. — L'Arbalétrier.

Arrivé sur ces entrefaites à Bagdad, Baibars se rendit sous un déguisement chez le vizir Moâyad Eddin où il espérait retrouver Selman et avoir par lui des nouvelles de Dilber. Selman qui se trouvait en effet là, d'abord enthousiaste de revoir l'Emir, dut, confus, avouer son échec. Il perdit trop de temps en recherches et démarches pour enfin apprendre que le prince Ahmed avait ravi la jeune fille, pour la cacher dans son propre palais aux yeux de son père. Selman avait bien réussi à l'enlever à son tour et à la cacher chez lui à Kazimieh, mais une dénonciation permit au calife de la reprendre par la force armée. Dilber, au désespoir se trouvait parquée dans le Harem califa!, attendant que l'Emir vînt la délivrer. Bien que l'ennemi soit aux portes de la ville, dit-il encore, le calife et son fils n'ont d'autre souci que de se disputer chanteuses et danseuses, qu'ils ne reculent pas à faire venir de loin à grands frais (1).

S'adressant au vizir, Baibars lui demanda des détails sur les mouvements de l'armée mongole.

(1) Jamal Eddin, Ibn Gebeir.

— Baiju, dit le vizir, a déjà franchi la rive occidentale du Tigre avec une armée de trente mille cavaliers, et il menace déjà la ville. Trompant la confiance du calife, le dewedar Mujahed Eddin Aibek, dont la sottise égale celle du prince Ahmed, est sorti à sa rencontre avec une armée réduite en nombre et mal équipée, que dans sa sordide avarice, le calife n'a pas voulu renforcer. L'issue de la bataille ne fait l'objet d'aucun doute, et bientôt Bagdad sera livré aux hordes tartares. Nous avons bien songé, ajouta le vizir, à destituer le calife et à le remplacer par son oncle l'Imam Ahmed, mais le complot fut éventé et l'heure est passée. La panique s'est déjà emparée de la ville et bien malin qui pourrait y voir clair.

Baibars pria le vizir de lui ménager une entrevue avec le calife et l'Imam Ahmed.

— Le calife, dit le vizir, est sans doute au courant de votre présence dans nos murs, et il sera trop heureux qu'une fière épée comme la vôtre vienne à son secours. Mais c'est trop tard, Emir, croyez-moi. Attendez que le calife lui-même vous convoque.

— Ne croyez-vous pas, répliqua Baibars, que je doive plutôt aller faire mes hommages au chef de l'Islam ?

— L'heure n'en est plus à ces questions de protocole, dit le vizir sur un ton désabusé. Pour combien de temps reste-t-il encore le chef de l'Islam ?

A ce moment, l'esclave Bahram qui avait pris sur lui de suivre les traces de Dilber, arriva haletant, et à la vue de Baibars, se jeta à ses pieds.

— Emir, cria l'esclave, après que le calife eut repris ma jeune maîtresse, une certaine Sullafa s'en est emparée et, depuis, je ne retrouve plus sa trace

— Sullafa à Bagdad ? s'écria Baibars. C'est maintenant que Dilber est en danger. Que sais-tu de plus, ajouta-t-il en s'adressant à l'esclave ?

— Sullafa l'a emmenée dans sa propre résidence pour veiller, semble-t-il, sur elle. J'ai inspecté les lieux, rôdé autour de la villa, interrogé les esclaves, rien. Un silence de mort. Cependant, un eunuque de ma tribu m'a confié que Sullafa a remis ma jeune maîtresse à des bâteliers qui l'ont emmenée vers une destination inconnue. Cet ami ne cache pas ses appréhensions, et il craint le pire (1).

— Peux-tu me conduire chez Sullafa, demanda Baibars ?

— Quand mon maître voudra, répondit l'esclave.

Un messenger du calife se présenta alors chez le vizir pour le prier de se rendre sur l'heure au palais. Le vizir conseilla à Baibars de l'accompagner et de remettre à plus tard sa visite à Sullafa.

Suivis de Selman et de l'esclave Bahram, Baibars et le vizir se rendirent au palais califal où ils furent introduits auprès du Prince des Croyants. Le calife accueillit chaleureusement l'Arbalétrier et prit plaisir à vanter ses vertus militaires.

— Vos faits d'armes, lui dit-il, ne nous sont pas inconnus, et nous avons applaudi à vos succès contre les infidèles. C'est pour nous un objet de fierté que d'avoir une épée telle que la vôtre au service de l'Islam.

Baibars remercia le calife de sa bienveillance et dit qu'il n'avait fait que son devoir ; quant à ses suc-

(1) Ibn Ayas, Zaidan.

cès militaires, c'était à Dieu qui les avait permis, qu'il fallait rendre grâce.

— L'Emir est aussi modeste que valeureux, émit le vizir, et il sera heureux et fier de mettre son épée au service du Prince des Croyants.

— C'est en effet une chance que l'Emir soit dans nos murs au moment où le Mongol menace la ville, dit le calife. Cependant, les nouvelles qui parviennent du front sont loin d'être encourageantes, et il nous semble plus sage de suivre votre conseil et de traiter avec Hulagu. C'est pour cette raison que nous vous avons convoqué. Allez donc discuter avec le Mongol ses conditions (1).

A l'issue de cette audience, Baibars ne se faisait plus d'illusion sur le sort de Bagdad ni du califat. Tandis que le vizir se rendait au camp du Mongol qui, après avoir forcé le calife à battre du front, n'en détruisit pas moins la ville, Baibars, la rage au cœur, allait à la rencontre de la Kurde (1).

27. — L'ancre du reptile.

C'était une villa d'un étage s'élevant au milieu d'un vaste jardin dont la partie intérieure descendait directement sur le Tigre. Le beau serpent y ondulait à travers les allées sinueuses, mijotant sans doute quelque crime où se déverserait tout le noir de son âme. A la vue du beau chevalier, Sullafa s'arrêta net, la poitrine haletante.

— Baibars, s'exclama-t-elle.

— Calme ton émotion, Sullafa, l'heure est plutôt aux choses graves, un monde est en train de sombrer,

(1) Rashid Eddin, Ibn Shaddad.

(1) Ibn Ayas. Zaidan.

et nul ne peut encore mesurer l'étendue du désastre. Et si je suis ici aujourd'hui, j'ignore où je serai demain. Je ne suis plus qu'un chevalier errant, un peu grâce à toi, Sullafa, ne l'oublie pas.

— A moi, beau Baibars, moi qui donnerais tout pour toi.

— Et qui donc devrais-je en accuser ? En alimentant de ton venin la haine d'Aïbek, en provoquant l'assassinat d'Aqtai et la fuite des Bahrides, en poursuivant de ta haine sordide la magnanime Shagar Eldorr et une enfant sans défense, Dilber ! Que d'éclans magnifiques de ton âme, Sullafa !

— Ingrat, cria-t-elle les lèvres serrées, ingrat qui mérites que cette main te détruise plutôt que de travailler à ta gloire. Tu n'as qu'un mot à dire pour que Sullafa qui n'a faibli que devant toi, traîne le trône à tes pieds.

— Trainé sans doute dans la boue et le sang, rétorqua Baibars. Le trône, j'aurais bien pu le recevoir des mains de Shagar Eldorr, elles sont propres au moins, ses mains.

— Propres les mains de Shagar Eldorr, ragea Sullafa. L'on voit bien que tu ignores tout des événements du Caire. Ecoute donc :

Ta magnanime Shagar Eldorr s'est débarrassée de son mari en le faisant étrangler dans son bain. Et pourquoi ? Parce que Aïbek qui n'en pouvait mais, essayait de la troquer contre une princesse Ayoubide. Le fils d'Almoèz qui succéda à son père sous la tutelle de Qutuz, la livra à la meute des concubines qui s'acharnèrent sur elle à coups de socques, et son corps fut jeté en pâture aux chiens. N'est-ce pas la fin qu'elle méritait, beau Baibars ?

— N'est-ce pas à ton génie que l'on doit tous ces beaux dénouements ?

— Et pourquoi pas, répliqua la Kurde sur un ton de défi ?

— Et c'est sans doute pour ma gloire que tu as manigancé tous ces crimes ?

— Le chemin du trône, ce parage du crime, est semé d'obstacles et le voilà déblayé. Que peut compter le petit Nureddin ? Qutuz n'aura pas de scrupules à s'en débarrasser. Et que peut compter Qutuz lui-même, cet être aussi fade que fat ? Un mot, un geste, et le trône se traînera à tes pieds.

— Et Dilber, qu'en as-tu fait ?

— Toujours Dilber, répliqua Sullafa, dépitée. A nous deux, nous pourrions conquérir un empire.

— Tu as tout calculé, mais tu oublies une chose. Le cœur de Baibars n'est pas à vendre, même pour un empire. L'empire est à la pointe de mon épée, et je n'y mêle point mon cœur. Sache une chose, je ne quitterai pas Bagdad sans avoir retrouvé Dilber.

— Tu ne la retrouveras pas et ton entêtement est stupide. Viens donc, je te montrerai ce qu'il en reste.

Sullafa entraîna Baibars vers l'intérieur de la villa. L'Arbalétrier fit signe à Bahram de l'attendre. L'esclave était resté dans un coin du parc près du cheval de l'Emir. D'un coffret en bois d'ébène, elle sortit une longue mèche de cheveux dorés qu'elle lui remit (1).

— Voilà ce qui reste de ta Dilber, dit-elle. Des bateliers ont repêché son corps dans le Tigre et m'ont

(1) Ibn Ayas, Zaidan.

rapporté cette mèche. La pauvre enfant se serait noyée en rejoignant le palais califal. Reprends tes sens, Baibars, et rends-toi à l'évidence. Tu perds ton temps à courir après un fantôme.

— Tu as tué même Dilber, dit Baibars d'une voix sourde. Une fille inoffensive dont le seul crime...

— Est de t'avoir aimé, acheva Sullafa. Je tuerais mille Dilber s'il le fallait, comprends donc.

— Je comprends, dit Baibars sur un ton indéfinissable.

Sullafa dut se méprendre sur le sens de ces paroles. Croyant l'Arbalétrier conquis, elle se colla à lui. Conservant son calme, Baibars tira lentement sa dague et la lui enfonça dans le cœur. La Kurde s'affaissa. Retournant le corps d'un coup de pied, il en arracha l'arme et, l'essuyant dans la robe de la kurde, la remit dans son fourreau.

— Voilà pour Bouche de Perles, dit-il en s'en allant et en emportant la mèche de cheveux dorés (1).

Dehors, Bahram l'attendait près du perron, tenant le cheval par la bride.

28. — L'imam Ahmed.

Revenu de sa mission, le vizir Moâyad Eddin s'était pressé de communiquer au calife les volontés du Khan : Le Prince des Croyants, entouré des membres de la dynastie, devait en grande pompe aller battre du front. Le vizir était cependant resté sous cette impression que le Khan ne tiendrait pas sa promesse d'épargner la ville, mais qu'au contraire il la détruirait

(1) Ibn Ayas, Zaidan.

en même temps qu'il anéantirait les Abbassides. Il voulait les couvrir d'abord de honte.

Consternée par la veulerie d'un Prince sans honneur et sans ressort et perdant elle-même tout reflexe et toute confiance, la population sunnite attendait dans l'hébétude la suite des événements. Sortie de ses faubourgs, la population Shi'ite, jusque-là opprimée et souvent violentée par la soldatesque, se rendit maîtresse de la rue, faisant ainsi le lit de l'invasion. Déjà dans les soubressauts de l'agonie, Bagdad, la ville du rêve et de la volupté, entrevoyait toute l'horreur du cauchemar qui allait la plonger dans les affres de la mort. Son destin était mûr. Un monde allait sombrer, un autre allait naître : un monde trop vieux miné par la luxure, un autre trop jeune et trop rude, incapable de se polir pour se survivre.

La nouvelle prison dorée de l'Imam Ahmed était à quelque distance de là. Déjà la populace avait envahi ce quartier résidentiel, se livrant au sac des palais insuffisamment gardés.

Une foule énorme composée surtout de shi'ites, entourait le palais de l'Imam, lui faisant un rempart, et Baibars et l'esclave eurent de la peine à se frayer un chemin jusqu'à la porte d'entrée fortement défendue par les gardes. Baibars déclina son nom, et demanda l'autorisation de passer. C'était déjà le crépuscule. Selman apparut bientôt pour recevoir l'Emir et l'introduire auprès de l'Imam. Le vizir Moâyad Eddin était là, et un conciliabule eut lieu pour décider de l'attitude à prendre au milieu d'une situation confuse et fort enchevêtrée. Le vizir dit que le mieux serait pour l'Imam de fuir Bagdad pour échapper au massacre. Baibars proposa que l'Imam sortît du palais sous un déguisement et cherchât refuge auprès des tribus bé-

douines du désert, en attendant que s'éclaircît la situation. Dès qu'il serait lui-même en Egypte et qu'il aurait assuré sa propre sécurité et son autorité, il convoquerait l'Imam au Caire pour y rétablir le califat. Le sort de Bagdad était scellé, et tant que le Mongol n'était pas abattu et refoulé sur ses provinces, il y avait peu de chance pour l'Islam d'échapper à ce cauchemar. Le vizir se rangea à cette manière de voir, et se fit fort de sauver l'Imam en le faisant escorter et protéger par la population shi'ite (1).

L'Imam loua le zèle de l'Emir et le remercia de ses bienfaits. Dieu vous a sans doute envoyé, dit-il, pour sauver l'Islam, et comme vous avez vaincu les Francs, vous saurez avoir raison du Mongol. Et il prédit à Baibars un glorieux avenir.

Se tournant vers Selman et le vizir, Baibars leur demanda s'ils ne pouvaient pas faire entreprendre des recherches parmi les bateliers du Tigre, pour l'aider à retrouver Dilber.

— J'ai le sentiment, ajouta-t-il, que cette pauvre enfant a échappé au sort tragique que lui réservait Sulafa, bien que celle-ci eût soin de lui couper les cheveux pour établir la preuve de sa mort.

L'Imam intervint. Prenant la mèche de cheveux dorés, il la tourna et retourna entre ses doigts.

— Ceci nous rappelle, dit-il, un incident survenu l'autre nuit durant notre déplacement du palais Firdoss. Notre embarcation croisa une chaloupe allant en sens inverse, et nos hommes entendirent un corps tomber à l'eau, puis des appels au secours. Ils arrivèrent juste à temps pour retirer de l'eau une frêle

(1) Alsafadi, El Fakhri.

créature qui se noyait. Il nous a semblé, dans l'obscurité, qu'il s'agissait d'un jeune mousse, mais à notre arrivée ici, il a bien fallu nous rendre à l'évidence. C'était bien une femme dont les cheveux dorés avaient été coupés. Nous avons eu le sentiment qu'il s'agissait d'un drame. Le lendemain, bien que faible encore, elle insista pour être conduite chez Selman ou chez le vizir. J'ai refusé de la laisser sortir au milieu de cette cohue, et l'ai confiée aux soins du Harem, en lui promettant de convoquer Selman et le vizir qui ne manqueraient, du reste, pas de venir ici dans la journée. J'allais précisément en conférer avec le vizir, quand vous-même avez abordé la question. Tout est pour le mieux, Emir, et nous l'allons convoquer pour vous assurer de son identité.

Dilber fut introduite peu après. Dès qu'elle vit Baibars, elle se jeta à ses pieds et, lui entourant les genoux de ses bras, se mit à les embrasser, secouée de sanglots. Baibars la releva doucement et s'efforça de la calmer. Reposant sa petite tête sur la large poitrine du chevalier, Dilber ne cessait de crier au milieu de ses sanglots :

— Shagar Eldorr, ma reine, ensanglantée, sans cesse devant moi.

— Elle est vengée, Dilber, et te voilà sauvée, remercie Dieu, dit Baibars.

Se tournant vers le vizir, l'Imam émit cette réflexion :

— Pauvre enfant sur qui le Destin s'appesantit trop tôt. Puisse-t-il l'épargner désormais.

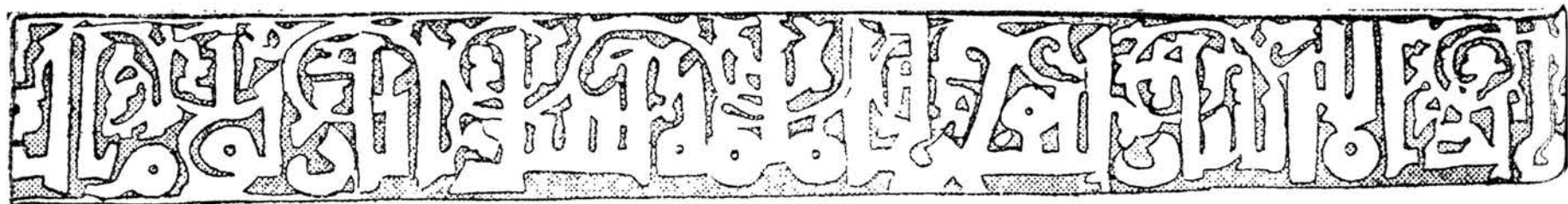
S'inclinant devant Baibars, Bahram émit sur un ton de supplication :

— Permets, Emir, que je reste ton esclave, pour servir ma jeune maîtresse que j'ai connue dans le malheur.

— Tu n'es pas esclave, Bahram, mais un homme libre. L'on est libre par son cœur et par ses actes, et non pas par le rang que l'on occupe et que l'on a souvent usurpé. Tu as tout d'un homme libre, Bahram, et je te fais mon ami, dit Baibars en lui tendant la main.

— Il est grand parce que son cœur est grand, conclut l'Imam en s'adressant au vizir.

FOUAD ALOU KHATER



LA VIE LITTERAIRE A PARIS

I - LUMIERE DE GRAAL

Les grands mythes traditionnels ont l'enviable privilège d'une perpétuelle jeunesse ; si démodés qu'ils nous paraissent parfois, survivances lointaines de l'humanité primitive, ils gardent cependant pour nous quelque chose de leur charme étrange, comme si chaque époque les paraît d'un nouveau prestige et leur prêtait sa propre âme.

Lorsqu'il s'agit des plus riches d'entre eux, en particulier, c'est en vain, semble-t-il, qu'armés des moyens les plus modernes le philologue, l'ethnographe, le sociologue ou l'historien s'évertuent à en chasser le mystère : ils défient l'analyse, et paraissent devoir être toujours plus riches que ce que nous en pouvons dire.

Telle est l'impression que laissent au lecteur, fort consciemment, du reste, les contributions réunies par les *Cahiers du Sud* en un abondant numéro spécial : *Lumière du Graal* (1).

La « Quête du Graal » est sans doute le dernier en date, et le plus complexe, des mythes que nous a légués le passé. On en connaît le schéma, assez simple : un récipient magique (parfois pierre précieuse), nourricier, plus ou moins associé à une lance ensanglantée, ne dévoile son secret à l'initié qu'à l'issue d'une longue recherche, où il doit poser la question fatidique. Malgré sa simplicité, ou à cause d'elle, ce

(1) Editions des *Cahiers du Sud*. 1951.

thème est comme un nœud de routes venues de partout, point de convergence d'une foule de légendes et de traditions archaïques ; il a en outre donné matière, en moins d'un siècle, et aux quatre coins de l'Europe, à une extraordinaire floraison littéraire, de valeur très inégale, mais généralement attachante.

On comprend que dans la « forêt obscure » de cette littérature, on ne pénètre pas aisément ; en dépit de multiples et laborieuses recherches, le problème des sources du mythe, de sa circulation, de sa transformation interne, et, plus généralement, de son symbolisme, sont encore assez loin d'être résolus. Lorsque Chrétien de Troyes, initiateur du thème du Graal en Occident, entreprenait vers 1180 son « Perceval », que la mort devait interrompre, pouvait-il prévoir tant d'obscurités accumulées ? Non sans doute ; encore qu'il ait su fort habilement, en écrivain de race, ménager les ombres et les lumières, et laisser le héros, ses aventures, le Graal lui-même, dans une piquante ambiguïté. Peu sensible, semble-t-il, au sens initial et profond du thème, il le traite en artiste ; le vase resplendissant demeure chez lui tout baigné de mystère à mi-chemin du paganisme et du christianisme. Où a-t-il trouvé ce mythe ? Nous l'ignorons ; sans doute s'agit-il d'une très ancienne tradition pré-chrétienne, qu'il a arrangée et mise au goût de son temps, en y mêlant nombre de thèmes secondaires et d'épisodes plus modernes ; toujours est-il qu'avec lui cette légende qui flottait confusément dans la tradition, prend forme et vie, devient thème d'art et de pensée.

A ce stade nous sommes en présence d'un roman de chevalerie, brillant, attachant, symbolique, mais sans arrière-plan spirituel ou mystique bien visible.

Perceval est le Simple, que sa mère, par crainte des aventures, a tenu dans l'ignorance totale de la vie ; mais « bon sang ne peut mentir » , et une rencontre décide de sa vocation. A travers des épisodes à la fois saugrenus et héroïques, il fait avec maladresse l'apprentissage de la vie chevaleresque. Enfin armé, et instruit de ses devoirs, il délivre Blanchefleur, puis parvient au château du Roi-Pêcheur, où il assiste au lumineux cortège du Graal. Une question lui vient, à ce fastueux spectacle, qu'il ne se décide pourtant pas à poser ; silence fatal, car il « manque » ainsi le secret du Graal, et les magiques conséquences qui le comble-raient. Plus tard seulement, il apprend le sens de cette aventure étrange, par un vieil ermite de la forêt, qui le ramène à la vie religieuse. L'interruption du roman à cet endroit laisse le lecteur à sa perplexité. Telle qu'elle est, l'oeuvre n'a rien de particulièrement chrétien ; on peut aisément l'interpréter, ainsi que font les « rationalistes » , MM. Fourquet ou Micha par exemple, comme une éducation chevaleresque, où se révèlent progressivement à l'enfant sauvage (mais de noble lignée) la vie du coeur, des sens, et de l'esprit, selon une nécessaire hiérarchie des acquisitions. L'accent est mis surtout sur l'aventure, et c'est l'intrépidité du héros qui le désigne pour la Quête du Graal ; et si ses amours sont passagères, ce n'est point parce que la chasteté, qui plus tard deviendra essentielle, est exigée par sa mission, mais parce que trop d'attachement lui ferait oublier sa recherche.

L'évolution littéraire du Graal est alors celle de sa christianisation progressive ; les omissions ou les équivoques du « Perceval » appelaient ces prolongements, dont l'esprit s'est lentement modifié en un siècle ; les

continueurs ont voulu achever cette oeuvre à succès, mais, moins artistes que leur maître, se sont souvent égarés en d'extravagants labyrinthes, dont la plupart ne sont pas sortis. Dans une magistrale étude qui est la pierre angulaire de ce recueil, M. Jean Frappier a suivi dans le détail cette transformation, en faisant porter son analyse sur les éléments essentiels du « Cortège du Graal », en particulier le vase magique et la lance dont la pointe dégoutte de sang. Il montre, face aux textes, selon une méthode rigoureuse, comment ces deux objets, séparés d'abord dans la pensée du conteur, ont fini par s'unir dans la signification mystique, et sont apparus comme des reliques divines, tandis que la description du service du Graal lui-même se modifiait en conséquence, jusqu'à rejoindre la liturgie de la Messe. Lentement, en vertu d'un élan du mysticisme proprement chrétien, le Graal est devenu calice, où se recueille le sang divin, la lance est celle qui perça le flanc du Christ. Un pont s'est ainsi trouvé jeté entre la littérature courtoise et profane, foncièrement humaniste, et la littérature religieuse d'édification ; sans doute n'était-il pas trop difficile de l'établir ; encore y a-t-il fallu un demi-siècle ; les divers continueurs n'ont pris que très lentement conscience de cette possibilité ; et l'esprit monastique, tant de Cîteaux que de Cluny, est probablement pour beaucoup dans cette substitution du surnaturel chrétien au merveilleux magique et mythique primitif.

Dès lors, que penser du symbolisme du Graal ? Il est dangereux ici de se payer de mots ; et chacun peut être tenté de mettre dans une telle légende ce qu'il désire y trouver. « Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire dans de tels mythes merveilleusement élaborés,

écrit M. R. Nelli, c'est qu'ils expriment une infinité de choses d'une façon très confuse, mais en même temps très précise ». A quoi M. Jean Frappier rétorque ; « La sagesse est de ne pas vouloir serrer de trop près le sens des mythes, surtout lorsqu'ils sont enclos et morcelés dans une affabulation romanesque. » Aussi convient-il de faire les réserves sur l'attitude adoptée par René Guénon dans sa brève contribution. Procédant exclusivement par affirmations, et sans préciser à quel état de la légende il se réfère, il pose en principe la signification essentiellement ésotérique et initiatique de la Quête du Graal ; ce qui semble au moins aventuré pour tout ce qui regarde la première forme du roman. Il n'est pas douteux qu'il y ait beaucoup à tirer de la psychanalyse collective de Jung, et la détermination de certains Archétypes dans la fabulation humaine est fort souhaitable ; on ne peut se dissimuler pourtant le caractère aventureux de la recherche, dans la mesure où elle ne s'astreint pas à une confrontation minutieuse des textes et des thèmes, dans une défense constante contre la gratuité des hypothèses. Dans le cas présent, je ne sais trop ce qu'on peut penser d'un ésotérisme chrétien parallèle à la doctrine et à l'attitude officielles de l'Eglise, il me semble pourtant ne concerner que des foyers de mysticisme ardent, probablement monastique, et ne toucher le thème du Graal qu'à un stade tardif de son élaboration.

~~■~~ Tout cela ne supprime d'ailleurs nullement l'ambiguïté de la légende. Chez Chrétien de Troyes (comme aussi dans le « Parzival » de son continuateur direct, Wolfram von Eschenbach) on voit interférer le thème des cultes anciens de la végétation, du renouvellement de la vie, mythe naturiste souvent en rapport avec la

mort et la résurrection d'un Dieu, Adonis, ou Osiris, — avec une Erotique mystérieuse semblable à celle des troubadours, et selon laquelle l'amour contenu, la dévotion à une Féminité idéalisée, insaisissable aux sens charnels, est le ressort principal de l'énergie et de l'héroïsme (cf. art. de R. Nelli). La christianisation ultérieure du conte, en accommodant les images à un idéal nouveau, n'y établit pas pour autant la totale simplicité ; le Corps divin dans le Christ solaire, la nourriture qui donne la vie éternelle, l'incarnation de l'Esprit, la manifestation de l'Amour. La transmutation mystique du thème s'efforce de figurer à la fois la Transsubstantiation, l'incompréhensible incarnation de Dieu, et l'ascension progressive de l'homme vers Dieu. L'ambiguïté, comme on le voit, et même dans ce cas, subsiste.

Peut-être est-il possible cependant de trouver un plan où se concilient davantage ces inspirations ; le Graal lui-même a souvent hypnotisé les exégètes, et leur a fait oublier parfois que la « Quête » est peut-être l'essentiel. Qu'importent, en un sens, les origines ou les sources du mythe, s'il nous concerne ; qu'importe même, pour l'amateur, que le Graal ait valeur magique ou religieuse, ou que son chevalier soit le héros provençal, le chevalier-prêtre de Wolfram, ou l'ascète dédaigneux de la terre du « Perlesvaus », qu'importe à la rigueur, si le mythe dans son ensemble indique à l'homme la voie d'une ascension personnelle, d'une réconciliation de la chair et de l'esprit par la soumission des élans du corps à la tendresse du cœur, d'une réconciliation aussi de l'âme et de l'esprit, dans la compréhension par celle-là de l'existence et de la souffrance d'autrui.

« Rationalistes » et « mystiques » semblent s'accorder au moins sur ce point qu'il s'agit toujours de res-

souder l'homme, disloqué par la Chute, de lui faire retrouver à la pointe de l'effort, l'harmonie et l'équilibre que compromettent sans cesse ses instincts. Si le mythe du Graal touche l'homme moderne, c'est, semble-t-il, en lui rappelant sa mission, qui est de n'aliéner ni son corps, ni son esprit, ni son âme, si l'on entend par celle-ci la possibilité de « vivre en autrui », de s'ouvrir à la vie, aux misères et aux joies des hommes, et de se faire plus fraternel.

Peut-être alors eût-il été souhaitable de souligner l'aspect d'incertitude et d'aventure que ne peut manquer de présenter cette quête de soi, — l'historicité, à sens unique, de cette carrière humaine, où chaque moment apporte un imprévu singulièrement inquiétant, mais aussi une nouvelle occasion de prouver sa valeur, en se haussant au niveau des circonstances.

La pensée mythique est en un sens une pensée facile, parce qu'imaginée, et, partant, dangereuse à bien des points de vue. Si elle persiste si obstinément, pourtant, c'est peut-être qu'elle répond à la structure même de l'esprit de l'homme, et exprime, mieux que beaucoup ne pourraient le faire rationnellement, ses aspirations profondes. Tous les mythes, il est vrai, ne sont pas de même sorte ; les plus néfastes sont ceux qui flattent le besoin de repos, ceux que l'on prend pour des explications ou des vérités, — au nom desquelles il n'est plus que d'égorger les contradicteurs ; d'autres, heureusement, semblent avoir pour fonction d'exprimer un appel, de créer la sensibilité nécessaire à un effort, à une quête aventureuse du mieux. Le mythe du Graal, paraît être de ceux-ci ; et qui pourrait rejeter aujourd'hui sans remords un appel à une terre plus humaine ?

II - DE BEAUDELAIRE A LA POESIE CONTEMPORAINE

Tout lecteur de Baudelaire a pu se sentir enclin à opposer à la célèbre affirmation du poète selon laquelle l'homme peut se priver plus aisément de pain que de poésie, l'antique aphorisme qui proclame la nécessité de vivre avant de philosopher. Un tel mouvement de l'esprit tend toutefois à confondre dangereusement la poésie et la philosophie, c'est-à-dire l'expérience vécue et la spéculation pure. Et la sentence baudelairienne ne prend tout son sens que si l'on accepte de ne pas méconnaître que l'homme le plus simple ne peut vivre sans tenter d'interpréter pour son propre compte le message mystérieux que les aspects de l'univers semblent composer et défaire indéfiniment sous ses yeux, et sans s'efforcer de trouver une justification à sa propre destinée.

Les hommes qui sont demeurés les plus proches de la simplicité originelle, ceux que l'on nomme les primitifs, ont composé, pour commenter chacun de leurs gestes, et célébrer les événements qu'ils subirent, des chants que les ethnologues et les linguistes retrouvent avec émerveillement, et qui témoignent que la poésie s'est toujours confondue avec la vie de ceux qui les mirent au jour. L'étude du folklore de tous les peuples nous apprend que sur terre l'existence humaine n'a pu apparaître, se perpétuer, et s'effacer, sans que son apparition, sa conservation, et sa destruction n'aient été transposées en mythes, qui recèlent dans leur apparente gratuité, un reflet des lois universelles.

Sans doute serait-ce s'abuser étrangement sur nous-mêmes que de croire que l'homme primitif est désormais aboli en nous : l'éducation n'a fait que l'enfourer en des profondeurs dont il ressurgit dès que nous

éprouvons des sentiments sur lesquels notre raison demeure sans prise. Et c'est lui encore qui prend possession de notre monde intérieur, lorsque notre conscience doit abandonner au sommeil ce tiers de notre vie qui lui est dévolu.

La remarque de Baudelaire nous permet de nous laisser emporter sans surprise par le flot toujours puissant des poèmes contemporains, que la dureté des temps ne saurait tarir. Elle nous explique que le besoin d'en appeler à la poésie se fasse d'autant plus impérieux que les conditions de la vie moderne tendent à éloigner l'homme de sa vraie nature.

C'est à partir d'elle encore que se conçoit la nécessité qu'éprouvent des poètes tels que René Char, René de Solier, Henri Bosco, de revenir à une simplicité de langage et de sentiments qui leur permet d'entrer en communication avec les éléments, la flore et la faune d'un univers dont l'homme n'est qu'une parcelle, et dont il perçoit en lui les pulsations.

René Char débuta dans la carrière des Lettres sous les auspices d'André Breton, mais se détacha du groupe surréaliste pour s'adonner à des expériences indépendantes de celles que poursuivent ses anciens amis. S'il a conservé de son passage parmi les tenants de l'écriture automatique et des récits de rêve, un jeu d'images dont la nature et la coloration relèvent parfois d'une esthétique qui fut la sienne à ses débuts, la composition de ses poèmes récents ne doit plus rien à la gratuité, et dérobe sous un hermétisme volontaire un message précis. L'art de René Char ne cesse d'ailleurs d'évoluer ; son dernier recueil : *Les Matineaux* (1) manifeste de la part de l'auteur un très intéressant

(1) Editions Gallimard.

effort pour rejoindre l'inspiration poétique populaire, et soumettre son expression aux exigences de la prosodie traditionnelle. Qu'il s'agisse de quatrains écrits pour des chanteurs populaires catalans, de pièces à chanter « sur deux guitares », de paroles prêtées aux divinités de son terroir, ou de poèmes en prose, savants mais limpides, il semble bien que Char ait voulu, cette fois-ci, accorder sa poésie à la sensibilité de ceux qui ressentent cette nécessité de recevoir sans effort la manne verbale dont Baudelaire nous a parlé.

Il en est de même d'Henri Bosco, qui sut mêler avec tant de science dans ses romans *Hyacinthe*, *Malicroix* (2), *Le Mas Théotime* (3) le rêve et la réalité, et qui nous apporte aujourd'hui avec *Le Roseau et la Source* (4) des poèmes transparents et cristallins, qui témoignent de la volonté de replacer l'homme au cœur de ces puissances naturelles dont sa raison le tient dangereusement écarté. Henri Bosco use tour à tour du vers libre et du vers régulier avec une pénétration des ressources prosodiques qui nous confirme que ce prosateur n'écrit ses grands récits qu'en fonction des poésies rêvées qui en demeurent la source secrète, et qui prennent forme aujourd'hui sous nos yeux.

René de Solier, qui a publié son premier ouvrage sous le titre *Contre Terre* (5), s'attache lui aussi à faire entendre à sa manière des chants naturels. Le titre qu'il a choisi pour ses poèmes en prose doit s'entendre dans le sens d'une vision appliquée à l'humus que nous foulons de nos pas, à ses aspects, ses accidents, et sa faune. Poète de la réalité, de l'objet en soi, il fait

(2) Editions Gallimard.

(3) Editions Charlot.

(4) Editions Gallimard.

(5) Collection Métamorphoses — Editions Gallimard.

songer à Francis Ponge. Mais si ses recherches de langage abondent en trouvailles et en réussites, elles contrastent étrangement avec la simplicité volontaire de ses thèmes d'inspiration. L'atmosphère des paysages qu'il nous décrit s'en trouve raréfiée, et l'intelligence de l'auteur mène parfois trop visiblement le jeu.

A. ROLLAND DE RENEVILLE

III - JULES SUPERVIELLE : *Naissances*

Le poète n'en finit pas de s'étonner d'être au monde, et de s'émouvoir aux aspects de l'univers dans lequel il respire. Il vit dans une double énigme dont les faces échangent leurs reflets, de sorte qu'à chaque seconde, il éprouve le sentiment de composer l'univers, en même temps que d'être créé par lui. C'est de la conscience de cette ambiguïté que rend compte le dernier recueil de poèmes que publie Jules Supervielle, sous le titre le plus simple, et le mieux adapté à son objet : *Naissances* (1). Le livre s'ouvre sur l'une des plus belles pièces que Supervielle ait écrites : *Insomnie*. Lorsque la lumière a disparu, et que la terre est replongée dans le vide noir d'où, peut-être, elle ne ressurgira plus, le poète se conçoit lui-même situé à l'intersection de la vie et de la mort, et pour échapper à son angoisse, il appelle le sommeil qui seul peut effacer pour un temps l'interrogation dont la condition humaine constitue la vivante expression. L'art de Jules Supervielle n'a jamais atteint à plus de perfection musicale que dans ce poème dont les alexandrins aux résonances raciniennes, sont chargés

(1) Editions de la N.R.F.

d'images d'un modernisme décanté, et qui apportent le parfait exemple d'une possible synthèse entre le classicisme traditionnel de la poésie française, et ses innovations les plus récentes.

Le thème de la naissance inspire à Supervielle une méditation qui prend tour à tour pour objet le mystère même de l'arrivée au monde d'un enfant, celui de la montée d'un jeune arbre vers la lumière, ou encore de l'irruption des visions dans l'esprit de celui qui les imagine. Sans doute l'approfondissement d'un tel thème devait-il aboutir à la mise à jour d'un second objet de réflexions qu'il mûrit secrètement dans ses profondeurs, et qui constitue son inévitable contrepartie : c'est ainsi que les *Poèmes de Novembre* nous conduisent vers la seconde phase du cycle, dont la pièce liminaire *Insomnie* indiquait, par avance, les aspects successivement lumineux et sombres.

Les dernières pièces du recueil nous reportent, tant par leur sujet, leur style, et leurs images, aux premiers poèmes que Supervielle publia au début de sa carrière de poète, lorsqu'il nous parlait des paysages de l'Amérique du Sud parmi lesquels s'écoula sa jeunesse. Mais les *Nouveaux poèmes de Guanamiru* apparaissent situés dans la lumière déclinante et mélancolique que les *Poèmes de Novembre* avaient antérieurement projetée dans l'esprit du lecteur.

Supervielle nous révèle à la fin de son ouvrage quelques-unes de ses idées sur la poésie, au cours de pages écrites sur un ton simple et familier. Il n'est pas douteux que ce petit essai, intitulé : *En songeant à un art poétique*, ne soit un apport infiniment précieux, tant pour les admirateurs contemporains du poète, que pour les essayistes de l'avenir qui se don-

neront pour tâche de commenter la poésie de Supervielle, et de tenter d'élucider les secrets de son art.

Les confidences du poète nous permettent de vérifier la réalité de cette fusion qu'il nous a paru accomplir dès les premières pages de *Naissances*, entre son monde intérieur et la réalité objective, et dont toute son œuvre antérieure apporte d'ailleurs d'innombrables exemples. Après nous avoir appris que la poésie vient chez lui d'un rêve toujours latent, il ajoute : « Rêver, c'est oublier la matérialité de son corps, confondre en quelque sorte le monde extérieur et l'intérieur ».

Et plus loin, il confirme cette impression saisissante de la continuation sans coupure qui apparaît entre les paysages qu'il porte en lui, et ceux de l'univers extérieur : « L'inspiration, écrit-il, se manifeste en général chez moi par le sentiment que je suis partout à la fois, aussi bien dans l'espace que dans les diverses régions du cœur et de la pensée ».

De sa double origine latine, à la fois espagnole et française, Jules Supervielle a probablement retiré ce goût de la clarté qui le rend méfiant à l'égard des apports de l'inconscient que le surréalisme a tenté de faire passer directement dans la littérature. Sans doute ce rêveur ne méconnaît-il pas, nous l'avons vu, que l'esprit humain est composé d'ombres et de lumières, à l'exemple du cycle que tracent respectivement l'alternance des jours et des nuits et celle de la naissance et de la mort, mais il se refuse à laisser ses créations ne rendre compte que de l'aspect nocturne de l'esprit. Selon lui « le poète peut aspirer à la cohérence, à la plausibilité de tout le poème dont la surface sera limpide alors que le mystère se réfugiera dans les profondeurs ». Et c'est pourquoi la poésie de Supervielle

est à la fois satisfaisante pour l'amateur de découvertes, qui exige du poète qu'il s'enfonce toujours plus loin dans l'inconnu, pour en rapporter du nouveau, selon le vœu de Baudelaire, et pour le lecteur non spécialisé qui demande à l'écrivain de lui faciliter les approches du mystère, en lui en éclairant par degrés les richesses.

A. ROLLAND DE RENEVILLE

IV - LA MEILLEURE ANTHOLOGIE DU SIÈCLE

J'étais un jour chez Paul Eluard, qui défendait les vertus rhétoriques de la poésie française. C'était prêcher un converti, et je le soupçonnais de le faire par gentillesse à mon égard, car rien n'était plus éloigné de l'image que je me faisais de lui que le goût de la rhétorique. C'est alors qu'il me cita quelques textes admirables, de poètes anciens dont les noms m'étaient souvent inconnus : il les accompagna de remarques si justes sur la structure de leur langue et la vigueur des thèmes qu'elle exprimait, que je commençai de pressentir un Eluard tout nouveau, celui que mon sujet d'aujourd'hui nous révèle : notre plus grand amateur de poèmes. Sa *Première anthologie vivante de la Poésie du passé* que publie l'éditeur-poète Pierre Seghers, continuant le grand effort au service de la poésie qui a fait de son nom un symbole, est peut-être plus significative quant à la personnalité d'Eluard que son anthologie précédente, limitée aux modernes : *Le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi*. Celle-ci pouvait apparaître comme la constellation poétique chère à toute

une génération, et dont la génération suivante verrait s'éteindre quelques étoiles : le livre était beau, stimulant, pas toujours convaincant, me semblait-il. Mais ce livre-ci, de Philippe de Thaun (XII^{ème} siècle) à Ronsard, de du Bellay à l'abbé Cherrier (XVIII^{ème}) ! Si j'osais dire qu'une anthologie peut être un chef-d'œuvre contemporain, je qualifierais ainsi ce qu'a fait pour nous Eluard. Je ne connais rien de comparable à ce livre dans son ordre ; tout pâlit devant lui, et l'anthologie d'André Gide apparaît ce qu'elle est au fond, un choix médiocre fait par un littérateur qui n'était aucunement poète. Au contraire, le choix d'Eluard nous confirme dans notre admiration pour ce dernier : c'est le choix de toute une vie de lectures qu'aucun sectarisme esthétique n'a limitées. C'est la manifestation du goût le plus divers et le plus sûr, et davantage encore, du sens critique le plus rigoureux pour ce qui est de nos constantes poétiques, du génie permanent de la langue, où des textes du Moyen-Age semblent faire écho à certaines rêveries surréalistes, où, des naïfs aux savants, l'inspiration ne s'affole jamais mais demeure sous le vif contrôle de l'intelligence. Cette deuxième anthologie nous permet de relire la première dans sa perspective historique : non, les surréalistes n'étaient ni des farceurs ni des assassins du langage, mais bien souvent au contraire ses restaurateurs. Quant à Paul Eluard, nous découvrons sa vraie grandeur parmi nous : il est le moyen-âge, notre Jean de Meung ou notre Chrétien de Troyes ; il combine l'imagination populaire et ce sens de l'amour entendu comme une religion que nous avons perdu depuis le XVI^{ème} siècle, et dont c'est la gloire impérissable du poète que de l'avoir réinventé.

Je ne sais si la Chaire de Poésie au Collège de France, vacante après la mort de Valéry, a été pour-

vue depuis. Si elle le fut, son titulaire actuel n'est pas un poète : autrement cela se saurait. Si elle est restée vide, qu'on y installe Paul Eluard. Les huit pages de sa Préface l'en rendent cent fois digne : c'est un grand texte classique dont chaque phrase est l'ellipse d'une vaste pensée. J'ai toujours regretté qu'Eluard se sentit non pas un complexe d'infériorité devant la prose, mais peu de goût pour elle, et peinât par coquetterie sur le moindre texte non poétique, à la manière d'un écolier qu'ennuie son devoir. Quelle belle prose pourtant que la sienne, limpide et nourrie de raison dans l'expression de ce qui touche à l'irrationnel ! Analogiquement, elle a toutes les vertus de sa poésie : l'élégance, la transparence exacte, le jeu de rapports étendu entre le concret et l'abstrait. Elle est tout ensemble didactique et spontanée : c'est l'unité d'une âme et d'un esprit qui l'anime. Mais Eluard poète est déterminé par sa poésie : non pas limité, *engagé* dans un langage uniquement sien, dont on imaginerait qu'il le rendît peu sensible à celui de poètes éloignés de lui par l'inspiration ou le verbe. Ces huit pages de prose, dont l'Anthologie qui les accompagne n'est que l'illustration, nous donnent la preuve qu'un très grand poète ne se limite pas à lui-même, qu'il est la synthèse de toute une histoire dont les aspects les plus divers l'ont nourri. Eluard au Collège de France, ce serait toute notre poésie qui s'y ferait entendre depuis que notre langue s'est formée.

Je ne veux pas déflorer ici le plaisir que trouvera dans ce livre tout amateur de poèmes fatigué de l'incessant rabâchage des anciennes anthologies. Pour ma part, je sais gré à Paul Eluard d'avoir fait une place aussi grande à Rutebeuf, Eustache Deschamps, Jean-Baptiste Chassignet et mon cher Agrippa d'Aubigné. Mais ceux-là sont des seigneurs dont la gloire, oblitérée

par notre indifférence parfois, n'en est pas moins celle de grands noms : hormis Chassignet peut-être, dont les sonnets sont plus beaux que ceux de Sponde, et s'égalent à l'art de du Bellay, à la gravité du dernier Ronsard. Ce sont les anonymes, ou les sans-grade, auxquels Eluard rend le premier un honneur qu'ils méritent bien. Si l'on veut se rendre compte de la richesse verbale qui fut celle du français, trésor perdu, source méprisée jusqu'au XXème siècle, et qu'Appolinaire ou Jarry nous ont rendus, qu'on lise par exemple André de la Vigne au seuil du XVIème ; si l'on veut apprécier l'exubérance d'un humour capable de toutes métamorphoses, fait de jeux de langage, de féerie, de cruel esprit d'observation, d'imagination au galop mais dont un cavalier sûr tient les rênes, qu'on lise Jean Bodel d'Arras, Philippe de Beaumanoir ou Claude Cherrier. Et c'est encore le XXème siècle en germe, dans les « fatraseries », dans les chants populaires, dans un lyrisme libéré des conventions mais d'autant plus proche du génie originel, de l'originalité subtile et profonde que des siècles de littérature ont refoulée. Quant aux esthètes qui font la petite bouche devant la poésie de circonstance, née de l'indignation, de la misère, du désir révolutionnaire qui retentit siècle après siècle avec une continuité d'accent bouleversante, l'Anthologie d'Eluard devrait les porter à faire leur *mea culpa*. Je pourrais continuer ainsi pendant des pages : faire de ce livre un instrument de travail qui m'aiderait à définir les structures verbales et les thèmes de notre poésie. Ce livre n'est en effet qu'un commencement : une fois lu, il exige d'autres lectures, une attention et une responsabilité plus grandes en face du langage poétique. J'ai été heureux, en passant, d'y voir confirmée par l'exemple l'une de mes idées les plus chères sur l'importance de la lettre « r » dans notre poésie. On y trouverait aussi matière à réflexion

sur les diverses sonorités de l'« e » muet, sur la plasticité de nos mètres figés plus tard dans un alexandrin rigide, sur le vers libre en contrepoint du vers régulier. Comment résumer ? Voilà un très grand livre, et qui ajoute à la reconnaissance que la poésie française doit à l'un de ses meilleurs témoins : Eluard.

PIERRE EMMANUEL

V - LE ROMAN D'UNE METISSE

Rares sont, dans le passé comme dans la période contemporaine, les romans régionalistes de valeur ayant pour théâtre l'un des territoires de l'Union Française. En revanche, les romans exotiques sont légion. La recette de leur confection ne varie guère. On ne se lasse pas d'y opposer le « bon blanc » au « mauvais jaune » ou au « mauvais nègre ». Après quoi l'on n'a plus qu'à chanter le los des nobles beautés de la colonisation et de sa mission civilisatrice.

Le roman régionaliste d'expression africaine, malgache, indochinoise ou antillaise n'a rien à voir avec le roman exotique. Ne peut écrire le premier que l'Européen ayant longtemps vécu dans le pays qu'il décrit et connaissant sa langue, ses dialectes, leurs idiotismes, ainsi que ses mœurs, ses coutumes et son folklore, ou l'indigène de parfaite culture, éduqué, formé et instruit à la française, qui se sera donné pour tâche de confier à une fiction solide, menée avec art, tout ce qu'il sait ou sent de naissance, pour ainsi dire, tout ce que lui auront révélé ses traditionnaires.

C'est pour cette raison que les romans régionalistes de valeur ayant pour théâtre les territoires de l'Union

française sont si rares. Pour un ouvrage comme *Les Immémoriaux*, de Max-Anély, par exemple, dont l'action se passe à Tahiti, et qui, si l'on peut du moins s'exprimer ainsi, sent son maori d'un bout à l'autre, que d'ouvrages frelatés, qui font parler un polynésien exactement comme ils font parler un guyanais, un africain ou un moï !

Les tenants de cet exotisme passe-partout tendent à disparaître. Il est aisé de comprendre pourquoi. Qu'on lise plutôt *Dogvicimi*, de Paul Hazoumé, *Chaka*, de Thomas Mofolo, ou *Diab'-là*, de Joseph Zobel. On a tout de suite le sentiment, en lisant ces trois ouvrages si différents de texture et de forme, qu'ils ont été écrits, les deux premiers par des africains, le troisième par un martiniquais.

Le terroir parle en eux. De chacun émane l'effluve qui lui est propre. Lafcadio Hearn était, en quelque sorte, un Antillais honoraire, et Joseph Conrad un Africain d'occasion. Celui-là, malgré la singulière pénétration de son esprit tout de sympathie compréhensive, n'aurait pas été capable de mettre dans *Diab'-là* tout ce que Joseph Zobel y a mis avec spontanéité et naturel. L'auteur de *Cœur des Ténèbres* n'aurait pu, de son côté, nourrir *Chaka*, et surtout *Dogvicimi*, des richesses de tous genres que Mofolo et Hazoumé ont tirées le plus simplement du monde de leur africanité.

La remarque qui vient d'être faite ne diminue en rien ni Conrad ni Lafcadio Hearn. Il fallait pourtant qu'elle fût faite, n'aurait-ce été que pour donner une idée de ce qui sépare le roman exotique, même quand on le pousse au point où il cesse presque de l'être, de ce qui n'est, quel que soit le ciel qui l'éclaire, et ne peut être, qu'une œuvre régionaliste.

Va-t-en avec les tiens (1) appartient plus au second des deux genres qu'au premier. On ne voit pas très bien pourquoi son auteur a préféré signer ce roman du pseudonyme de Doéllé, alors qu'elle a fait paraître, il y a trois mois, sous le nom de Christiane Fournier, qui est son vrai nom, *Le Fétichisme en Afrique Noire*, (2) le savant ouvrage qu'elle a écrit en collaboration avec M. Jean Fralon.

Le sujet de *Va-t'en avec les tiens* peut se résumer en quelques lignes. Il y a d'une part Doéllé, métisse de la Côte Occidentale d'Afrique déracinée des milieux noirs de son enfance par l'excellente éducation catholique qu'elle a reçue, de l'autre Urgèle, la blonde jeune femme du capitaine-docteur du Cercle togolais de Manoho.

Doéllé, infirmière diplômée de l'Ecole de Médecine de Dakar, heureuse et fière de la confiance justifiée que lui témoigne ce capitaine-docteur pour tout ce qui ressortit à la bonne marche de la Maternité de Manoho, où on l'a affectée, partage sa vie entre les servitudes de sa profession et l'amour qu'elle a pour un européen, Flavien, juge à compétence étendue du Cercle de Manoho, qu'elle va retrouver, le soir, en secret, chaque fois qu'elle est de loisir.

Sa félicité est parfaite jusqu'au jour où survient de France Urgèle, la blonde jeune épouse du capitaine-docteur. Urgèle, au prénom de fée moyenâgeuse, transforme aussitôt, par la vertu de sa beauté, en autant d'ogres avides de chair fraîche les Européens du Cercle de Manoho, et s'éprend par désœuvrement de l'ardent Flavien, qui n'a d'yeux que pour elle depuis qu'il l'a vue.

(1) Editions Bernard Grasset.

(2) Editions Fayot.

Renvoyée brutalement aux siens par celui-ci, Doëllé; en proie à tous les égarements de la jalousie, cherche à supprimer sa blanche rivale, et charge de ce soin, contre promesse de se marier avec lui, le noir qui la veut depuis longtemps pour femme.

Urgèle commence peu après à dépérir sous l'action du poison qui la tue lentement. Doëllé finit toutefois par avoir honte de s'être laissée reprendre par l'une des deux races qui se disputent son esprit et son cœur. Et faisant grâce de la vie, parce que la religion chrétienne qui l'a formée lui ordonne d'agir ainsi, à l'euro-péenne qui lui a ravi son amant blanc, elle se fait nommer à une Maternité autre que celle de Manoho, pour n'avoir pas à épouser le noir qui, sur son ordre, a tenté de la débarrasser d'Urgèle.

Il n'est personne qui ne connaisse le proverbe antillais selon lequel les affaires du mouton ne sont pas les affaires du cabri. Il n'est personne non plus qui ne connaisse les beaux vers de Kipling, souvent cités, et selon lesquels « L'Orient est l'Orient et l'Occident est l'Occident, et jamais les deux ne se rejoindront, jusqu'au jour où Terre et Ciel se présenteront devant le Tribunal du grand jugement de Dieu ».

Si les affaires du mouton ne sont pas les affaires du cabri, rien ne les empêche cependant de vivre en paix. Rien n'empêche non plus une brebis de se croiser, l'occasion aidant, avec un cabri mâle. Le grand poète des *Livres de la Jungle* et des *Chansons de la Chambrée* déclare tout net, d'autre part, « qu'il n'est pas d'Orient, ni d'Occident, ni de frontière, ni de race, ni de naissance, quand deux hommes forts se rencontrent face à face, alors même qu'ils viendraient des confins de la terre ».

Sont des « hommes forts » ceux qui font bon marché des questions de race, et qui, à condition que tout s'équilibre de part et d'autre, trouvent justes et normaux les « mariages fusionnaires » préconisés par Schoelcher au lendemain de l'abolition de l'esclavage.

On ne l'avait d'ailleurs pas attendu pour en faire. Les invasions sarrasines, les croisades du moyen-âge, les voyages de « découverte » de la Renaissance les ont même longtemps favorisés. Binot le Paulmier de Gonneville maria son filleul, l'Indien Essomeric, qu'il avait ramené du Brésil en 1505, avec une jeune fille appartenant à une excellente famille de la bourgeoisie honfleuraise. La femme de Dupleix, la bégum Jeanne, était une métisse de malaise et de portugais. On pourrait consacrer à ce sujet de nombreuses thèses de doctorat. Il fallut la traite des nègres pour tarir peu à peu ces brassages raciaux.

Le roman de Mme Christiane Fournié-Doéllé s'oppose avec une secrète mais ferme douceur à toute combinaison ethnique. Son auteur sait pourtant que l'Europe latine — il faut entendre par là l'Italie, l'Espagne et un bon tiers de la France — est en partie métissée.

On doit, cependant, savoir gré à Mme Fournier-Doéllé d'avoir écrit *Va-t'en avec les tiens*. C'est un beau livre, qui mérite d'avoir la même large audience en France et à l'étranger.

RENÉ MARAN

VI - LE MEDECIN DANS LA LITTERATURE FRANÇAISE

Dans une étude très nourrie, le Docteur F. Bonnet-Maury a montré comment les maladies, au même titre que les passions (encore qu'avec moins de diversité) constituent un ressort pré-

cieux dans le jeu des intrigues romanesques. L'homme malade et le médecin, le désordre social et moral qu'entraîne la maladie, les complexes psychologiques qu'elle détermine, tout cela constitue une source d'inspiration d'un vif intérêt. Et d'autre part, au cours d'une remarquable conférence sur la « Médecine et les Médecins dans le Roman », M. Jacques de Lacretelle a parfaitement analysé comment le souci de découvrir le tempérament sous le caractère, apparut dans la littérature d'imagination avec Benjamin Constant, et s'est développé avec l'épanouissement du roman français dans le cours du dix-neuvième siècle. A l'indication à peine esquissée, tout d'abord des réactions physiologiques associées à l'analyse psychologique, a succédé peu à peu l'observation des cas pathologiques dans Balzac et dans Flaubert. Au premier, non sans réserves, Sainte-Beuve accordait *l'intuition* physiologique. Du second et à propos de *Madame Bovary*, il écrivait :

« — Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout ».

Qu'eût-il dit des Goncourt et de Zola s'il avait assisté au complet développement du naturalisme? Les écrivains naturalistes, profondément imbus des leçons de Claude Bernard, ont cru faire du « roman expérimental ». Ils se flattaient de conduire leur récit comme une investigation scientifique. — « Aujourd'hui que le roman s'est imposé les études et les devoirs de la science... », lit-on dans la préface de *Germinie Lacerteux*. Mais ce qui oppose le roman ainsi conçu à la clinique, ce qui en fait une clinique « artiste », c'est l'insuffisance, c'est le caractère artificiel de la documentation; c'est surtout la part excessive laissée au tempérament de l'auteur.

Avec Paul Bourget, la documentation devint plus rigoureuse. Il s'agissait, avec lui, d'étayer une idée générale sur une série de faits contrôlés. Ici, on saisit dans quelles conditions le mécanisme intellectuel qui est à la base de l'acte médical s'apparente dans une certaine mesure à l'invention romanesque.

Mais de tous temps, les écrivains n'ont pas seulement demandé à la pathologie une mine d'épisodes, ils ont utilisé largement le médecin comme personnage romanesque. Le médecin apparaît comme un type littéraire commode : il observe, il explique, il arbitre. On trouve aisément des ancêtres à Charles Bovary, médiocre, malheureux et maladroit ! C'est la fameuse galerie de Balzac : Horace Bianchon est vivant et humain ; Benassis est le porte-parole des opinions sociales et politiques du Père de la *Comédie Humaine* ; Desplein incarne le savoir, la sûreté de diagnostic du grand médecin ; chez Zola, le Dr. Pascal est un théoricien nébuleux.

En fait, le rôle du médecin est demeuré, dans le roman, *épisodique* pendant toute une partie du XIX^e siècle. Peu à peu, il sera plus important, avant de devenir *dominant* dans une série d'œuvres plus récentes. Quelques-unes ont été exclusivement consacrées à la psychologie et aux mœurs des médecins. Evidemment, ceux-ci n'ont pas toujours été satisfaits de leurs peintres. En fait, la profession a ses servitudes et ses grandeurs, sa noblesse et ses faiblesses ; Georges Duhamel nous a livré sur certaines rivalités scientifiques de bien plaisantes peintures. Comme ceux de Flaubert, les médecins de Roger Martin du Gard sont très vivants, pris dans le cadre d'une large humanité. L'exemple de M. Jules Romains avec *Knock* est désormais classique. C'est le système démonté pièce par pièce. On peut encore remarquer que les plus sévères

jugements sur la Médecine et les Médecins ont été fournis par les médecins eux-mêmes. C'est sous leur plume que l'on relève les démonstrations les plus significatives, parce que les mieux documentées.

Dans son excellent livre, *Ecrivains contre Médecins*, le Dr. François Salières a cité parmi les romanciers-médecins qui ont le plus hardiment confessé leurs doutes, voire leurs fautes : Axel Munthe (*Le Livre de San Michele*), Cronin (*La Citadelle*), sans oublier *Les Morticoles* de Léon Daudet. On a pu d'ailleurs penser que les médecins admettaient, en général, plus volontiers la critique lorsqu'elle émanait de l'un des leurs que lorsqu'elle était administrée par un profane. C'est ainsi que le corps médical fit un accueil extrêmement réservé au livre de Maxence van der Mersch (*Corps et Ames*). Ne réveillons pas ce vieux conflit ; disons que le roman à thèse est un genre difficile : le roman peut être réussi, et la thèse fautive ; la thèse exacte et le roman médiocre. Enfin que l'un et l'autre ne valent pas tripette. On peut raisonnablement penser que le roman de Van der Mersch est bon ; la thèse discutable.

Nous en arrivons maintenant, par un détour qui nous a paru nécessaire, à l'œuvre de M. André Soubiran, médecin de son état et romancier de vocation. Il obtint, en 1943, le Prix Théophraste Renaudot pour son *Journal de Guerre : J'étais médecin avec les chars*, belle œuvre forte, réaliste, noble et de belle qualité littéraire. Pour elle, on a évoqué *La Vie des martyrs* de Georges Duhamel.

Ensuite, et sans se soucier de la stratégie littéraire, vivant à l'écart des salons et des coteries, dévoué encore à son art propre de recherches médicales et scientifiques, le Dr. André Soubiran, qui est dans la

fleur de l'âge, a entrepris un vaste cycle sous le titre général de *Les Hommes en Blanc*. Trois volumes ont déjà paru ; un quatrième est en préparation. Le dernier né, le tome III, porte en sous-titre : *Le Grand Mé-tier... Journal d'un Médecin de Campagne*. M. André Soubiran, dont les ouvrages (1) ont obtenu des tirages considérables, a spécifié qu'il ne s'agissait pas dans ce cycle d'une auto-biographie ; mais bien de mémoires imaginaires ; et que tous ses personnages étaient inventés. Ajoutons que ce tome peut être lu isolément. Pour ceux qui désirent suivre l'histoire de bout en bout, il faut rappeler que vers 1930, Jean Nérac, jeune orphelin, originaire de Toulouse, s'installe à la Cité Universitaire. Il commence avec enthousiasme ses études de médecine. Autour de lui, de pittoresques compagnons : Chavasse, sympathique, bruyant, paresseux et plein de cœur ; cinq bourguignons rabelaisiens ; le beau Philippon qu'attirent le plaisir et l'argent ; Julot, pervers érotique. Devenu externe à l'Hôpital de la Charité, Jean Nérac travaille sous les ordres du chirurgien Legendre. A la Cité Universitaire, il s'est fait des amis : Carelet, son voisin de chambre, Bob au charmant esprit, Clément, d'apparence balourd, lui aussi étudiant en médecine et d'un dévouement à toute épreuve. Jean rencontre au chevet d'un malade, la jeune Marianne, qui commence ses études médicales et habite, elle aussi, la Cité Universitaire. Un grand et pur amour ne tarde pas à naître. Et cet amour stimule le zèle de Jean. Durant une séparation provoquée par la saison des vacances, Jean, demeuré seul, est à la merci de l'inquiétant Philippon. Il aura une brève liaison avec une étudiante autrichienne de passage. Et c'est un miracle que Philippon, le tentateur, ne le conduise pas à d'autres trahisons.

(1) SAGEP, Edit.

Dans ce tome III, on retrouve tout ce qui fait les éminentes qualités de ce romancier : la sincérité, l'émotion, une sorte de fraîcheur, une documentation impeccable. On croit y être. Et puis les histoires qu'il conte sont passionnantes parce que crédibles. Cet ensemble d'avantages solides explique la large audience populaire de M. André Soubiran. Comme l'a noté M. Robert Kemp, le romancier ne cherche pas à briller ; il n'exagère pas l'horreur du spectacle par de la virtuosité verbale. Cela encore donne confiance au lecteur. Or, le lecteur français moyen est friand de deux ou trois choses : la vérité sur les progrès de l'art de guérir, par le laboratoire ou par le scalpel ; il adore qu'on lui donne l'espoir, pour ceux qu'il aime et pour soi-même...

On comprend dès lors pourquoi dans ce IIIème volume, il s'intéresse à Jean Nérac qui s'en va faire un remplacement dans un village du Cantal, où la vie est rude pour le médecin au sein d'une population cupide, ignorante des plus élémentaires notions d'hygiène. De très nombreux épisodes soulignent les aspects de cette véritable croisade des médecins de campagne qui ont à lutter sans merci pour vaincre, non seulement les maladies, mais les préventions, voire les superstitions. Dans le même temps, se déroule, avec des hauts et des bas, le roman d'amour de Jean et de Marianne. Le livre finit bien. Un mariage. Et des promesses de bonheur.

Mais on sent bien que le sujet est de montrer comment des hommes — ces « hommes en blanc » — se mobilisent pour soulager les misères des autres hommes, dans ces dernières citadelles des provinces hostiles au progrès et à la vraie science.

Deux chefs-d'œuvre oubliés :

«LE SOLDAT MAGICIEN»

«LE DOCTEUR MIRACLE»

Ces deux actes, l'un de Philidor, l'autre de Georges Bizet, étaient si bien ensevelis sous la poussière des archives, que nul ne se souciait d'en tirer l'unique exemplaire manuscrit. Il fallut d'abord copier les parties, ce qui n'est pas un petit travail, puis mettre en scène *Le Soldat magicien*, vieux de deux siècles, mais point vieilli, et *Le Docteur Miracle*, tout juste centenaire ; deux ouvrages qui ont paru aussi délicieux l'un que l'autre, et dont on souhaite qu'ils trouvent bien vite une place au répertoire de l'Opéra-Comique. Ils y feront bonne figure, l'un auprès de *Blaise le Savetier*, qui y reparut tout récemment, l'autre auprès des *Pêcheurs de Perles* auxquels il pourrait servir de lever de rideau, et de la toujours triomphante *Carmen* dont il n'est point indigne.

Voici donc, en deux ans, la seconde occasion qui nous est donnée d'entendre la musique de Philidor ; et c'est la deuxième fois que nous nous étonnons du silence dans lequel elle est rentrée : Philidor est un grand musicien, un maître qui peut, qui doit être mis au premier rang. Nul n'a mieux que lui su écrire avec cette légèreté de plume qui annonce déjà Mozart, avec cette science des voix et de l'orchestre dont le jeune

LES ARTS - LA MUSIQUE

musicien venu d'Allemagne allait tirer profit durant son séjour de 1778 à Paris.

Le livret d'Anseaume, choisi par Philidor, est ingénieux et neuf : un mari, vieux et jaloux, rend la vie insupportable à sa jeune épouse. Il sort, et confie la garde de sa femme à son valet Crispin. Arrive un dragon, porteur d'un billet de logement. On le conduit à sa chambre, sous le toit. Bientôt le soupirant de la belle vient frapper à sa porte ; on organise un souper fin ; mais à peine a-t-on pris place à table que c'est le mari qui rentre, et l'on a tout juste le temps de faire disparaître dans un buffet les apprêts du repas, tandis que le galant, ne trouvant point l'issue, se cache dans la cheminée. De son galetas, le dragon a tout entendu : il en descend, et se présente au moment où le mari veut qu'on lui serve à dîner. On n'a rien à lui donner, car on ne l'attendait pas. Le militaire — *deus ex machina* de ce drame — va dénouer l'imbroglio. Il se dit magicien, marmonne une incantation, fait prendre place à table aux époux, surpris, et s'assied auprès d'eux : le valet n'a qu'à ouvrir le buffet pour y trouver les victuailles, auxquelles le mari n'ose toucher, les croyant sorties de la cuisine de Satan. Mais le traiteur que le laquais — envoyé par le galant — n'avait point payé, vient réclamer son dû. Le magicien n'est pas pris de court : il trouve dans l'habit du valet la bourse que le soupirant de la dame lui avait donnée pour régler la note. Il fait mieux encore : murmurant à nouveau ses formules magiques, et pour achever de rassurer le mari croyant toujours à quelque intervention de l'Enfer, il fait sortir de la cheminée le pauvre amoureux tout barbouillé de suie, et déguisé ainsi en diable vomi par l'Enfer. Et le danger passé, l'appétit revenu, tout le monde se met à table.

La musique de Philidor est simplement exquise ; les caractères sont marqués avec une justesse, un art infinis. Les airs, les ensembles, l'instrumentation ont une diversité renouvelée d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Incontestablement, c'est un chef-d'œuvre, un joyau de l'art lyrique français.

*
**

En 1855, Jacques Offenbach demanda à Léon Battu et à Ludovic Halévy un livret d'opérette en un acte afin de le mettre au concours. Le jury se trouva devant deux manuscrits, choisis parmi beaucoup d'autres, et dont il ne sut dire quel était le meilleur. Il y eut deux prix : l'un alla à Charles Lecocq. l'autre à Georges Bizet. Le futur auteur de *Carmen* avait dix-sept ans, et l'année suivante il devait obtenir le grand prix de Rome. On admire davantage cette précocité lorsqu'on connaît la *Symphonie en ut*, qui date du même temps, et qui sert aujourd'hui de partition à l'un des meilleurs ballets de l'Opéra : Bizet, musicien-né, possédait déjà cette virtuosité extraordinaire qu'il mit au service d'une originalité non moins grande. Ici, c'est une farce qui l'inspire, et *Le Docteur Miracle* révèle des dons pareils à ceux que Chabrier montrera dans *l'Etoile*, cet art de s'inspirer d'un mot du texte pour en tirer un parti musical insoupçonné.

L'intrigue est classique : le podestat de Padoue ne veut point que sa fille Laurette épouse le capitaine Sylvio dont elle est éprise et qui l'aime ardemment lui aussi. La maisonnée est réveillée par une musique singulière : c'est un charlatan, le docteur Miracle qui installe sa baraque sous les fenêtres. Le Podestat croit à une aubade donnée à Laurette par le capitaine.

Pour mieux veiller sur la jeune fille, il engage un nouveau valet. Celui-ci sert le déjeuner : il a confectionné une omelette dont la saveur est étrange. Le Podestat est seul qui la puisse manger. Il sort. Quand il rentre, il trouve Laurette sur les genoux du valet, qui n'est autre que Sylvio. Il chasse l'impudent ; mais bientôt on apporte une lettre : l'omelette était empoisonnée. Vite, un médecin, on n'en trouve pas. On a recours au docteur Miracle, lequel déclare que le Podestat va mourir, mais qu'il sait le remède propre à le tirer d'affaire si on lui donne Laurette pour femme. Colère du Podestat, mais la peur de mourir le décide ; Il signe le papier que lui tend Miracle. Celui-ci arrache ses oripeaux : c'est Sylvio. Et comme l'amour est le plus fort, il faut bien qu'on se réconcilie — ce qui donne prétexte à un délicieux quatuor final.

Les couplets de l'omelette qui, eux aussi, s'achèvent en quatuor, ont une qualité de bouffonnerie qui suffirait à assurer le succès du *Docteur Miracle*. Mais c'est d'un bout à l'autre de la partition la même verve, le même esprit que l'on trouve. Cela jaillit et se renouvelle, sans effort apparent — et certain trio fait présager les réussites de *Carmen*.

RENÉ DUMESNIL



ESTHETIQUE DU PERISSABLE

L'Institut d'esthétique industrielle, dirigé par M. Jacques Viénot, est né récemment de l'initiative privée. Mais les besoins et les aspirations auxquels il s'efforce de répondre sont d'une assez vaste portée pour qu'il ait, dès sa fondation, bénéficié d'un appui de l'Etat français. En son Comité de patronage, à côté de chefs d'industrie, on voit figurer les directeurs de grands services ministériels (Relations culturelles, Arts et Lettres, etc...), d'Ecoles nationales, et d'autres organismes officiels. A son Comité d'honneur sont, d'autre part, inscrits, quatre ministres et secrétaires d'Etat, et même l'un d'entre eux, M. Claudius Petit, ministre « permanent » de la reconstruction et de l'urbanisme, n'a pas dédaigné de présider effectivement une de ses séances et d'apporter sa contribution personnelle aux débats. Et l'on ne manqua pas, à cette occasion, de saluer en la personne du ministre le « promoteur du 1 % », l'homme qui avait obtenu, non sans lutttes, qu'un centième des dépenses de la reconstruction fût désormais affecté à des recherches désintéressées en vue de la plus grande beauté — ou de la moindre laideur — des bâtiments administratifs et de l'habitat reconstruit.

Quel est donc le programme de cet Institut ? Un prospectus inaugural nous l'expose : il s'agit essentiel-

lement de mettre à la disposition des producteurs industriels un centre de documentation, d'information et d'orientation qui leur permette de réaliser des modèles « ayant une valeur esthétique ». Les fondateurs du centre se disent « émus » par la laideur « gratuite » d'un nombre considérable d'ouvrages et de produits multipliés par l'industrie moderne. Avec une ferveur de croisés ils se proposent de combattre ce fléau. Ils entreprennent de démontrer par la théorie, et bientôt par l'exemple, que le beau n'est nullement incompatible avec l'utile et le lucratif. Jacques Viénot aime, en effet, à répéter, que « la beauté paye ». L'esthétique facteur de vente et, par là, de productivité, c'est là une idée-clef par laquelle il espère convertir les hommes d'affaires hésitants et qui, de plus, répond chez lui à une conviction profonde. Ce technicien doublé d'un styliste cherche d'abord à généraliser la collaboration qu'il a si heureusement réalisée en lui-même : celle de l'artiste avec l'ingénieur. Et cela non seulement dans l'architecture — où cette collaboration est traditionnellement admise — mais encore dans la production des machines-outils, des véhicules, des meubles et jusqu'aux plus humbles appareils hydrothérapeutiques ou ustensils ménagers.

L'Institut s'attache donc à rapprocher fraternellement ingénieurs et artistes, industriels et esthéticiens. Il informe les uns et les autres de tout ce qui se pense et s'exécute dans le monde pour résoudre les problèmes qui leur sont communs. Il organise des conférences, des visites d'ateliers, des expositions. Il se propose de créer des jurys chargés de décerner — cela n'est pas nouveau — des félicitations et des récompenses, mais aussi — et voilà qui est nouveau, et courageux — des blâmes.

Tout cela vous paraît-il bien spéculatif ? Pour se persuader du contraire il suffit de considérer les diverses professions représentées par les membres adhérents. Parmi eux peu de professeurs ou de purs artistes : en majorité des chefs d'industrie. Au cours d'une réunion récemment tenue au Palais de Chaillot sous les auspices de l'Institut et présidée par l'architecte-urbaniste Lods, j'ai eu l'occasion d'entendre, sur ce thème : « L'usine peut-elle être belle ? » un remarquable exposé de M. Comet, directeur général du Gaz de France. Le sérieux avec lequel ce technicien évoqua Baudelaire et même Platon, sans perdre un seul instant de vue l'objet de son expérience quotidienne, m'a personnellement convaincu. Ce n'était point propos en l'air.

Parallèlement à ces activités, l'Institut édite une revue qui, sous le titre « Esthétique Industrielle », succède au regretté *Art Présent*. Ceux qui ont suivi la carrière de ce magazine, entre 1946 et 1950, n'auront pas oublié ses numéros spéciaux — tel celui qui s'attachait à définir les styles de la Publicité, à travers ses grandeurs et ses tares, ses splendeurs et ses servitudes — et conviendront qu'il soutenait hardiment la comparaison avec d'autres revues françaises comme *l'Amour de l'Art*, *Verve*, *Quadrige*, ou *Art Sacré*. Mais parmi ce foisonnement de publications vouées aux arts plastiques, *Art Présent* a progressivement trouvé sa voie originale. Un numéro publié à l'occasion du « demi-siècle » et intitulé : « L'évolution des formes : 1900-1925-1950 » accusait l'évolution de la revue elle-même. Désormais, sous son nouveau titre elle entendait se spécialiser dans l'étude de l'« art du machinisme », afin d'en dégager les confuses aspirations et, par-delà les caprices de la mode et le progrès de la technique, de faire apparaître des lois stables.

A défaut de lois, du moins des vérités d'observation résultent, d'ores et déjà, de cette enquête et, en particulier, de la confrontation des aspects successifs d'un même objet, tels qu'ils sont présentés dans la livraison sur « l'évolution des formes ». Qu'il s'agisse d'une fraiseuse, d'une machine à écrire ou d'un appareil de chauffage, le processus est presque toujours identique : passée la phase d'invention et d'expérimentation, on assiste à une phase « décorative », où un effort d'ornementation vient se surajouter aux perfectionnements fonctionnels. C'est pour les gens de goût, la période pénible : celle où le radiateur à gaz singe la cheminée à feu de bois « genre rustique » ; où le poste de radio, pour se faire accepter, se travestit en reliquaire ; où tel appareil sanitaire se cache pudiquement sous les plumes d'un cygne en fer peint... Enfin une troisième phase voit s'établir un équilibre entre l'objet nouveau et les mœurs, l'objet utile renonçant à des grâces factices, s'avouant lui-même et trouvant sa beauté suprême en ceci : qu'il ne se fait point remarquer.

Mais n'est-ce point là un critère tout négatif ? L'art du machinisme, en dernière analyse, se réduirait-il à dissimuler les organes de la machine dans un carter, un capot, une carrosserie ? Cette « esthétique de l'enveloppe » est, il est vrai, dictée par l'esthétique même du corps humain. En effet, la peinture et la statuaire n'ont qu'exceptionnellement proposé à notre admiration des squelettes ou des écorchés. En revanche nous aimons à imaginer, sous l'enveloppe charnelle, la charpente des os, ou le travail des muscles, que la chair où la draperie couvre ou voile, mais ne trahit pas. Or tout se passe comme si la machine créée par l'homme avait, aujourd'hui encore, honte d'elle-même sous des enveloppes plus ou moins conformes aux ca-

nons traditionnels de la beauté, elle *dissimule* son squelette, son système nerveux. Une telle tendance est, peut-être, particulièrement sensible dans les vieux pays d'art comme la France, l'Italie.

C'est pourquoi plus encore que dans les pays neufs (où l'art et la morale même tendent à se fondre dans une véritable mystique de la production), en ces pays de vieille civilisation, il importe de promouvoir la machine à sa dignité et de déterminer la place qui lui revient dans la hiérarchie des valeurs esthétiques. Fonder, à côté de l'art éternel et en harmonie avec lui, ce qu'on peut appeler l'« art du périssable », c'est à cette passionnante entreprise que l'Institut d'esthétique industrielle nous convie.

MICHEL BERVEILLER

ALEXANDRE VARILLE

La *Revue du Caire* de Novembre était imprimée lorsque nous est parvenue la nouvelle du stupide accident d'automobile qui devait coûter la vie à Alexandre Varille.

La *Revue du Caire* s'unit à ses amis pour regretter la disparition d'un égyptologue mort si jeune et dont les idées, par leur opposition même à celles des autres égyptologues, ne pouvaient manquer d'animer les débats et d'obliger les uns et les autres à des recherches plus complètes, à un esprit critique toujours plus aiguë et à plus d'intérêt vivant dans ces vieilles questions.



POUR VOS VOYAGES **PRENEZ L'AVION**

L'histoire ne revient pas en arrière, le seul moyen de déplacement commode aujourd'hui, c'est l'avion. Evitez les transbordements inutiles, les attentes interminables, les multiples faux frais.

PRENEZ L'AVION

Ne perdez pas un temps précieux. rejoignez vite les êtres qui vous sont chers, prolongez vos vacances, une seule solution, c'est l'avion.



PRENEZ L'AVION AIR FRANCE

qui vous offre un confort idéal, un service impeccable, une cuisine de grande classe et qui vous amène frais et dispos à destination.

Le Caire : Tél 79915 — 45670
Alexandrie : Tél. 23929
et toute agence de voyages

GREEN'S COMMERCIAL AGENCIES

(J. GREEN & Co.)

LE CAIRE
Tel. 79948
B.P. 600 — C.R.C. 25998



ALEXANDRIE
Tel. 28666
B.P. 1867 — A.R.C. 17262

PRINCIPAUX FOURNISSEURS DES UNIVERSITES ET
ADMINISTRATIONS GOUVERNEMENTALES en articles
PHOTOGRAPHIQUES — CINEMATOGRAPHIQUES
OPTIQUES

comprenant

Cameras, films, papiers, appareils photographiques
et cinématographiques de développement pour
Studios, appareils de reproduction « Ruthurstat »
installations pour microfilms, produits optiques.

APPAREILS ET INSTRUMENTS ELECTRIQUES
INSTALLATIONS CINEMATOGRAPHIQUES
INSTALLATIONS ELECTRONIQUES

et compris

Postes radiophoniques récepteurs et transmetteurs,
téléphones, réseaux téléphoniques internes, ampli-
ficateurs de son, microphones, hauts-parleurs, cables,
etc., etc.

*Le tout
sous le contrôle d'un
département technique
spécialisé*

SUR DEMANDE

Démonstrations et plus amples renseignements.

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES DE PAQUEBOTS

ET NAVIRES DE CHARGE



REPRESENTATION EN EGYPTE



ALEXANDRIE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 20824

Marchandises : Sté. Misr de Navigation

Maritime — — — — Tél. 21547

LE CAIRE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 59507

Marchandises : Sté Misr de Navigation

Maritime (c/o Banque Misr) Tél. 78295

ZONE DU CANAL

Port Said
Suez

Messrs. Worms & Co.

Tél. 8671 à 8676
Tél. 36

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

| | |
|--|--------------------------|
| Capital Souscrit | L.Eg. 1.000.000.- |
| Capital Versé | 500.000.- |
| Réserves au 1^{er} Juillet 1950 | 300.000.- |

**BONS DE CAISSE AU PORTEUR
SERVICE DE CAISSE D'EPARGNE
COFFRETS EN LOCATION**

**Correspondants dans les principales
Villes du Monde**

**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social: Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

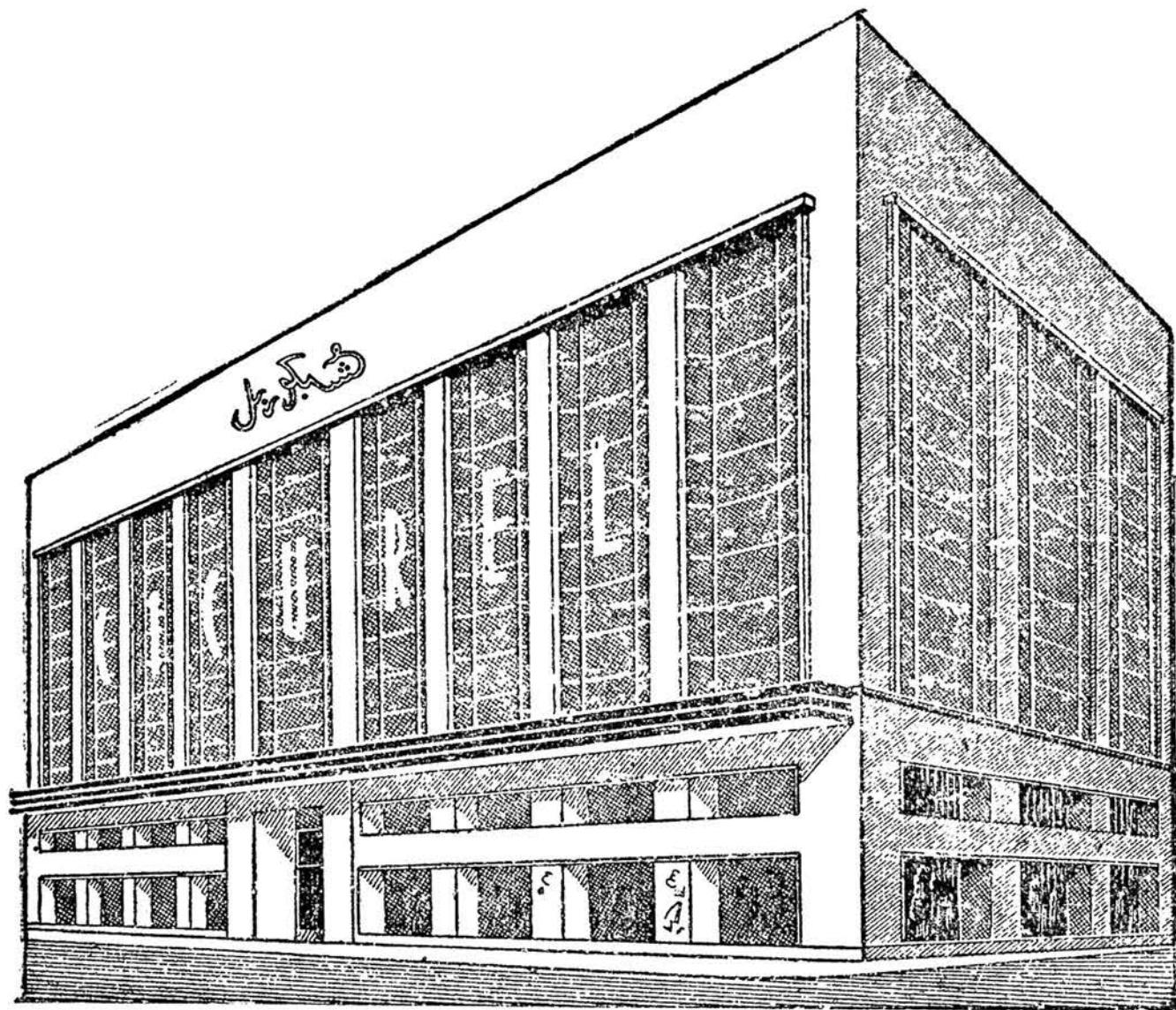
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street.



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C. 26248

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*

Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre

Secrétaire de rédaction : Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)

FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, COURS DU VIEUX PORT, MARSEILLE

Tél. : DR. 53-62

C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD sont représentés
en Egypte par la REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de

**LA REVUE DU CAIRE, 3, Rue Nembr
LE CAIRE**

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIETE ANONYME

Au Capital de 1.275.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL: 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{me})

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPETE, NOUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

MILLENAIRE D'AVICENNE

Introduction de S.E. TAHA HUSSEIN Pacha
Ministre de l'Instruction Publique d'Egypte

avec la collaboration de

Mlles. M.-T. D'ALVERNY, A.-M. GOICHON,
MM. les Prof. HENRI MASSÉ, LOUIS MASSIGNON,
IBRAHIM MADKOUR, FOUAD EL
AHWANY YUSUF KARAM, LOUIS GARDET,
R.P. ANAWATI, YEHIA EL KHACHAB, SUHEYL
UNVER, AKIL MUHTAR OZDEN, MOHAMED
YOUSSEF MOUSSA.

Ce numéro de 220 pages a été honoré d'importantes souscriptions du Gouvernement Egyptien, du Gouvernement Iranien, du Gouvernement Français, du Comité Culturel de la Ligue Arabe.

Le numéro ordinaire P.T. 60 Frs. Fr.600

Le numéro de luxe sur alfa mousse

tirage limité à 400 ex. P.T.120 Frs. Fr.1200

LA REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Nemr, LE CAIRE - Tél. 41586

LE NUMÉRO : 18 Piastres

Abonnement pour l'Égypte : Un An..... P.T. 150

Abonnement pour l'Étranger : Un An..... P.T. 175

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France

par les Editions des **CAHIERS DU SUD**

28, Rue du Four, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 180.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 1600.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI^e)

C.C.P. 101. 819 à Paris

N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures